

PAUL BILHAUD & MAURICE HENNEQUIN

---

# Nelly Rozier

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU

---

1902

Droits de traduction, de représentation, de reproduction et d'analyse réservés  
pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1902, by P.-V. Stock,  
in the office of the Librarian of Congress at Washington.

# NELLY ROZIER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre des NOUVEAUTÉS,  
le 10 décembre 1901.

A

MADAME HENRI MICHEAU

*Hommage respectueux et amical*

P. B. & M. H.

## PERSONNAGES

ALBERT LEBRUNOIS. . . . .	MM. GERMAIN.
LAVIRETTE . . . . .	COLOMBEY.
FRANÇOIS. . . . .	TORIN.
LEGRIS. . . . .	VICTOR HENRY.
AUGUSTE. . . . .	LAURET.
JEAN. . . . .	PROSPER.
NELLY ROZIER. . . . .	M <sup>mes</sup> CASSIVE.
CLÉMENCE LEBRUNOIS. . .	BURTY.
VALENTINE GRISOLLES. . .	DICKSON.
LOUISE . . . . .	PRAD.
CATHERINE. . . . .	JENNY ROSE.

---

PREMIER ACTE : chez Nelly.

2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> ACTES : chez Lebrunois.

---

# NELLY ROZIER

---

## ACTE PREMIER

Un boudoir très élégant chez Nelly Rozier. — Au fond, une fenêtre ; à droite et à gauche de cette fenêtre, deux petits meubles avec bibelots. A gauche, au fond, en pan coupé, porte donnant dans l'antichambre. Egalement à gauche, premier plan, une porte. — A droite, premier plan, porte. Au deuxième plan, à droite, un piano. — Une table à gauche ; à droite de la table, un fauteuil. — A droite une chaise longue, un guéridon à gauche de la chaise longue. Chaise près du guéridon. Sur le piano, un vase.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, puis FRANÇOIS.

Au lever du rideau, la scène est vide. Auguste entre par la gauche, deuxième plan, portant un plateau sur lequel est un petit déjeuner. Il va poser le plateau sur le guéridon, près de la chaise longue. La porte du fond s'ouvre et François passe la tête avec précaution par la gauche, deuxième plan.

FRANÇOIS, appelant avec précaution.  
Pstt!... Pstt!... Auguste!

AUGUSTE, à part.

Ah ! c'est le gosse qui revient du lycée.

FRANÇOIS.

Auguste !

AUGUSTE.

Monsieur François ?

FRANÇOIS.

Ma sœur n'est pas là ?

AUGUSTE.

Non, monsieur François.

FRANÇOIS.

Alors, je peux entrer.

Il entre. Il est en collégien et a une serviette sous le bras.

AUGUSTE.

Monsieur n'est pas fier, ce matin.

FRANÇOIS, allant poser sa serviette sur la table de gauche.

Non, Auguste, tu as devant toi quelqu'un qui n'est pas fier !... (Regardant l'heure.) Dix heures trois quarts. Ma sœur n'est pas levée ?

AUGUSTE.

Madame est dans son cabinet de toilette, en train de s'habiller. (D'un ton goguenard.) Et aujourd'hui madame mettra sans doute plus de temps à sa toilette, car depuis hier soir madame n'a plus de femme de chambre.

FRANÇOIS.

Oui !... Et quand je pense que c'est à cause de moi qu'elle a renvoyé Ernestine ! Et séance tenante ! Pauvre Ernestine !

AUGUSTE.

Sous le rapport de la morale, madame Rozier ne plaisante pas.

FRANÇOIS, affirmatif.

Oh ! ça ! Ce qui me fait le plus rager, ce n'est pas d'avoir été pincé... pincé je m'attendais à l'être un jour ou l'autre... mais pincé le jour même où on débute !

AUGUSTE.

Comment ?

FRANÇOIS, après une hésitation.

Parfaitement, Ernestine... c'était mon début.

AUGUSTE, stupéfait.

Tu blagues ? (se reprenant.) Oh ! pardon... je voulais dire...

FRANÇOIS.

Ça ne fait rien, Auguste, nous soulevons en ce moment des questions qui autorisent, de maître à domestique, une certaine familiarité. Alors, tu trouves que je suis en retard ?

AUGUSTE.

Dame ! quel âge avez-vous ?

FRANÇOIS.

Exactement dix-huit ans et six mois.

AUGUSTE.

Vous n'êtes pas en avance !

FRANÇOIS.

A quel âge as-tu débuté, toi ?

AUGUSTE.

A seize ans.

FRANÇOIS.

Seize ans? Alors je suis en retard de deux ans et demi!... Mais va donc faire comprendre ça à ma sœur!

AUGUSTE, se méprenant.

Ah! non! je ne m'en charge pas.

FRANÇOIS.

C'est une façon de parler.

AUGUSTE.

Il paraît que c'est madame qui vous a pincés?

FRANÇOIS.

Elle-même, Auguste, elle-même!... Ernestine était sur mes genoux... ou c'était moi qui étais sur les siens, je ne sais plus au juste... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y en avait un qui était sur les genoux de l'autre...

AUGUSTE.

Oh! la! la! Ce que madame a dû vous en dire!

FRANÇOIS.

Rien. Pas un mot! Elle a levé les bras, comme ça.

AUGUSTE.

La stupéfaction.

FRANÇOIS.

Tu crois? Moi j'ai pris ça pour un geste qui annonçait une gifle. Alors à l'idée d'être giflé par une femme, même par ma sœur, tout mon sang n'a fait qu'un tour.

AUGUSTE.

Vous vous êtes défendu?

FRANÇOIS.

J'ai filé comme un zèbre... et je me suis enfermé dans ma chambre.



AUGUSTE.

En attendant le savon.

FRANÇOIS.

En attendant le savon... Mais je connais ma sœur, je n'y couperai pas.

AUGUSTE, affirmatif.

Oh ! ça ! Et vous n'avez pas revu Ernestine, avant son départ ?

FRANÇOIS.

Non. Quand je suis sorti ce matin pour aller au lycée, elle était déjà partie... Tu l'as vue, toi ?

AUGUSTE.

Oui.

FRANÇOIS.

Elle n'a rien dit pour moi ? Pas un mot ?

AUGUSTE.

Si.

FRANÇOIS.

Brave Ernestine !

AUGUSTE.

Elle a dit : « Quel mufle ! »

FRANÇOIS.

Quel ?... Ah ! c'est vexant !

AUGUSTE, philosophe.

Non. Etre appelé mufle par une femme, ça a quelque chose de flatteur.

FRANÇOIS.

Ah?... Du moment que c'est flatteur, c'est différent.

## SCÈNE II

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, qui est entrée par la porte de droite, sur les deux dernières répliques.

Que faites-vous là, Auguste ?

FRANÇOIS, à part.

Ma sœur !

Il va vers la table sur laquelle il a mis sa serviette et en tire un livre.

AUGUSTE.

J'apportais le déjeuner de madame.

NELLY.

Au lieu de bavarder, vous feriez mieux de travailler. Ernestine n'est plus là pour vous aider aujourd'hui.

FRANÇOIS, à part.

Ce n'est pas pour Auguste, ça, c'est pour moi. Je n'y couperai pas !

NELLY.

S'est-on informé chez les fournisseurs s'ils ne connaîtraient pas une femme de chambre ?

AUGUSTE.

La cuisinière l'a dit à tout le monde dans le quartier.

NELLY.

Et personne ne s'est encore présenté ?

AUGUSTE.

Personne.

NELLY.

C'est bien... N'oubliez pas de sortir Médor... Et laissez-moi.

Auguste sort par la gauche, deuxième plan.

FRANÇOIS, à part, ayant une idée.

Oh!

Il se dirige vivement vers la gauche, premier plan.

NELLY, l'appelant.

François ! François !

FRANÇOIS.

Petite sœur ?

NELLY.

Où allez-vous, monsieur ?

FRANÇOIS, très naïf.

Je m'en vais, tu viens de me dire de te laisser.

NELLY.

Ne faites pas l'imbécile, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS, à part, résigné.

Ce n'est pas la peine d'essayer d'y couper ; je n'y couperai pas. (Il ouvre son livre, et se met à se promener, en ayant l'air d'apprendre une leçon par cœur.)

« Celui qui met un frein à la fureur des flots. »

NELLY, allant s'asseoir sur la chaise longue et tout en déjeunant et sur un ton un peu sévère.

Vous n'êtes donc pas allé au Lycée, ce matin ?

FRANÇOIS.

Si. Même que j'y ai été en automobile, pour épater les copains.

NELLY.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas venu m'embrasser avant de partir, comme d'habitude ?

FRANÇOIS.

J'avais peur d'être en retard. (Récitant.)

« Celui qui met un frein à la fureur des flots. »

(Parlé.) Tiens, je sais un vers.

NELLY.

C'est-à-dire que tu t'es arrangé pour que je ne te revoie ni hier soir ni ce matin. (Changeant de ton.) Tu n'as pas honte d'avoir détourné cette fille ?

FRANÇOIS.

Détourné ? Elle t'a dit que je l'avais détournée ? Mais c'est elle, au contraire...

NELLY, ironique.

Vraiment ?

FRANÇOIS.

Oui, c'est elle !... Hier, comme je lui demandais de consolider la boucle de mon gilet, elle m'a sauté au cou en s'écriant : « T'es beau et tu sens bon !... » (Naïvement.) Et cependant je ne me parfume pas !

NELLY, faisant des efforts pour garder son sérieux.

Et alors ?

FRANÇOIS.

Et alors j'ai compris que j'étais dans une position fausse.

NELLY.

Il fallait en sortir.

FRANÇOIS.

C'était justement pour en sortir que je suis entré dans sa chambre... et en y entrant j'étais fermement résolu à sortir de la position fausse... et de sa chambre comme j'y étais entré, seulement voilà, (La tête basse.) je suis resté dans les deux.

NELLY.

Ici! chez moi! Sous le toit de ta sœur! Tu n'as pas pensé un seul instant...

FRANÇOIS, avec béatitude.

Dans ces moments-là, on ne pense pas à sa sœur!

NELLY.

Ah! c'est du joli! Et à ton âge!

FRANÇOIS, vivement.

Mon âge! Ah! parlons-en de mon âge! Mais je suis en retard!

NELLY, stupéfaite.

Quoi?

FRANÇOIS.

De deux ans et demi! Demande à Auguste, lui, c'est à seize ans...

NELLY.

François, veux-tu te taire!

FRANÇOIS, continuant.

Un domestique! En avance de deux ans et demi sur son maître! Et c'est nous qu'on appelle les classes dirigeantes!

NELLY.

Si tu ne te tais pas, je m'en vais!

FRANÇOIS.

Ne t'en va pas! je me tais!.. N'empêche que je suis en retard de deux ans et demi.

Nelly sonne.

FRANÇOIS, reprenant sa leçon et récitant.

« Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les autos ».

(Parlé, s'interrompant.) Ça ne doit pas être ça!

Lisant.

« Sait aussi des méchants arrêter les complots ».  
(Parlé, à lui-même.) Ce n'est pas « autos » c'est « complots ».

NELLY, à part, allant vers la fenêtre.

Pauvre gros, ça m'ennuie quand je suis obligée de le gronder! (A Auguste qui entre de gauche, deuxième plan, indiquant le plateau.) Enlevez ça!... (Regardant par la fenêtre.) Ah! voilà monsieur!

FRANÇOIS, à part.

Ça va recommencer.

NELLY, se regardant dans la glace.

Je suis coiffée en dépit du bon sens. Ah! c'est agréable de n'avoir plus de femme de chambre.

AUGUSTE, bas à François.

Eh bien, le savon?

FRANÇOIS, bas.

Il bat son plein.

Auguste sort par la gauche, premier plan.

### SCÈNE III

NELLY, FRANÇOIS, ALBERT.

Entre Albert, une gerbe de fleurs dans les bras, par la gauche, deuxième plan.

ALBERT, gaîment.

C'est moi!

NELLY, allant à Albert.

Des fleurs! Ah! mon ami, qu'elles sont jolies!

ALBERT, apercevant François, sévèrement.

Ah ! ah ! vous voilà, monsieur.

FRANÇOIS, à part.

Oui, oui, ça va recommencer !

ALBERT, bas à Nelly.

Tu lui as parlé ?

NELLY.

Je commençais.

ALBERT, à François qui baisse les yeux.

Vous avez raison de baisser les yeux !... C'est honteux, monsieur !

NELLY, bas.

Je le lui ai dit.

ALBERT.

Bien. (A François.) Une pareille conduite, à votre âge !

NELLY, bas.

Je le lui ai dit.

ALBERT.

Bien. (A François.) Ici ! sous le toit de votre sœur !

NELLY, bas.

Je le lui ai dit aussi.

ALBERT, bas à Nelly.

Alors, il ne me reste rien à lui dire. (Haut, à François.) Voyons vos notes de ce matin.

Nelly va mettre les fleurs dans un vase.

FRANÇOIS, tirant un carnet de sa poche.

Voilà.

ALBERT, prenant le carnet.

Elles doivent être encore plus mauvaises que d'ha-

bitude. (Lisant.) « Récitation nulle... devoir inachevé... (Parlé.) Naturellement! (Lisant.) Conduite... (s'interrompant, à François.) Je n'ai pas besoin de la voir votre note de conduite... je me doute de ce qu'elle doit être... (Lisant.) « Conduite... très bonne...

FRANÇOIS, à part.

Ça te la coupe!

NELLY, à part, riant.

Il tombe mal.

ALBERT.

Ce que votre professeur a pris pour de la bonne conduite n'était probablement que de la fatigue.

FRANÇOIS, à part.

Ça, c'est possible.

NELLY, bas à Albert.

Ne sois pas trop sévère.

ALBERT, bas à Nelly.

Au fond, je l'excuse, c'est de son âge.

NELLY, bas, riant.

Il prétend même qu'il est en retard... C'est la première fois.

ALBERT, bas, riant.

Non?

NELLY, même jeu.

Si.

FRANÇOIS, à part, les observant.

Ils rigolent? Ça va bien!

ALBERT, reprenant son sérieux et le carnet.

Ah! ah! Il y a eu une composition, cette semaine.

FRANÇOIS.

Composition de géographie.



ALBERT.

Et vous avez eu comme place?... (Lisant.) Trente et unième... (A François.) Combien êtes-vous d'élèves?

FRANÇOIS.

Pas plus !

ALBERT.

Trente et un sur trente et un !

FRANÇOIS.

Avec ce professeur-là, j'aurai beau faire, je serai toujours dernier... il m'en veut !

ALBERT.

C'est l'excuse des mauvais élèves.

FRANÇOIS.

Oui, il m'en veut.

ALBERT.

Et pourquoi vous en veut-il ?

FRANÇOIS.

Parce que je suis gras et qu'il est maigre.

ALBERT, haussant les épaules, puis se tournant vers Nelly qui se tord, bas.

Ne ris pas, je t'en prie. (A François.) Vous croyez me faire avaler de pareilles balivernes !

FRANÇOIS.

C'est pas des balivernes. Au lycée, on nous appelle les deux Egyptes.

NELLY, ne comprenant pas.

Les deux Egyptes ?

FRANÇOIS.

Oui, moi je suis les sept vaches grasses et lui les sept vaches maigres.

NELLY, bas à Albert.

Renvoie-le ou j'éclate!

ALBERT, lui rendant son carnet.

Va apprendre ta leçon, tout à l'heure je te la ferai réciter.

FRANÇOIS.

J'y vais. (A part.) Et voilà!.. Le moyen d'apaiser la famille, c'est de la faire rigoler!

Il remonte en reprenant sa leçon.

« Celui qui met un frein à la fureur des flots ».

Il sort par la gauche, premier plan.

## SCÈNE IV

NELLY, ALBERT.

NELLY, riant.

Les sept vaches maigres!

Elle va s'asseoir sur la chaise longue.

ALBERT.

Je parie que c'est lui qui a trouvé ça! C'est un type, ton frère.

Il va s'asseoir à côté de Nelly.

NELLY, gentille.

Tu es bon pour lui, mon Albert. Du reste, tu es bon pour tout le monde, tu es bon pour moi, tu es bon pour les domestiques, il n'y a pas jusqu'à Médor...

ALBERT, gaîment.

Je suis comme le bon Dieu ; ma bonté s'étend sur toute la nature!

NELLY.

Ah ! quel malheur que tu sois marié avec une autre !

ALBERT.

Que veux-tu ? On n'est pas parfait ! Et puis ça ne nous empêche pas de nous aimer, et de nous voir tous les jours.

NELLY, gentiment.

Alors je suis le petit canard ?

ALBERT, même jeu.

Tu es le petit canard !

NELLY, même jeu.

Et toi, tu es le gros poulet ?

ALBERT, même jeu.

Et moi, je suis le gros poulet !

NELLY.

Et tu ne me quitteras jamais ?

ALBERT, se levant.

Cette question ! C'est comme si tu demandais au Pape s'il se fera jamais protestant !

NELLY, se levant.

Non, réponds sérieusement ! Jure !

ALBERT, jurant.

Nom de nom !

NELLY.

Hein ! Pas comme ça ! Jure que tu m'aimeras toujours ?

ALBERT.

Ah ! bon !.. Je croyais... je le jure !.. Et tu peux croire au serment d'Albert Lebrunois, avocat de

première instance, né à Paris, Seine, France, Europe, ancien continent, le seul homme peut-être qui n'ait jamais menti, et qui ne commencera pas avec sa petite Nelly Rozier.

NELLY.

Ah ! enjôleur ! Comme tu sais bien les prendre les femmes !

Elle l'embrasse. Auguste paraît de gauche, deuxième plan, voit et tousse discrètement pour avertir de sa présence.

NELLY, l'apercevant et bas à Albert.

Souffle-moi dans l'œil. (Albert souffle. — Haut.) Merci, c'est parti. (A Auguste.) Qu'est-ce qu'il y a ?

## SCÈNE V

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

C'est une femme de chambre qui vient de la part du boulanger.

NELLY.

Bien, j'y vais. (Auguste sort. — A Albert.) Tu m'excuses ?

ALBERT.

Je t'en prie.

NELLY.

Je ne reste qu'une minute, mon gros poulet. (De la porte.) Ah ! oui, tu sais les prendre, les femmes !

Elle soit par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE VI

ALBERT, puis FRANÇOIS.

ALBERT, seul.

Oui, mais le difficile n'est pas de les prendre, les femmes, c'est de les lâcher!... Heureusement que c'est une bonne fille... Et puis, moi, j'ai un truc... un truc qui réussit toujours... (Regardant l'heure à sa montre.) Onze heures moins dix... Dans dix minutes le premier jalon sera posé.

FRANÇOIS, passant la tête par la porte de gauche, premier plan.

Dites donc, monsieur Albert, tâchez que ma sœur ne la prenne pas.

ALBERT.

Qui ça?

FRANÇOIS, qui reste sur le seuil de la porte.

La femme de chambre qui se présente.

ALBERT.

Et pourquoi?

FRANÇOIS.

Elle me rappelle mon professeur : c'est une vache maigre !

ALBERT.

Veux-tu te sauver, galopin ! (François disparaît vivement.) Encore un qui saura monter le coup aux femmes !

## SCÈNE VII

ALBERT, NELLY, puis AUGUSTE.

NELLY, entrant par la gauche, deuxième plan.

Ah ! non ! ces domestiques sont admirables ! Sais-tu pourquoi celle-ci ne veut pas entrer chez moi ? Parce que la cuisine donne sur la cour !

ALBERT, gaïment.

Non ? Qu'est-ce qu'il lui faut ? La vue des Champs-Élysées ?

NELLY, riant.

Oui ! (Changeant de ton.) Ah ! dis donc, à propos des Champs-Élysées, je t'y ai rencontré hier, à trois heures, en voiture.

ALBERT, à part, ennuyé.

Sapristi !

NELLY.

C'est bête, mais ça m'a fait quelque chose de te voir avec ta femme.

ALBERT.

Ma femme ?

NELLY.

Ce n'était donc pas avec elle que tu étais en voiture ?

ALBERT, vivement.

Si !... Si !... Mais comment as-tu reconnu que c'était ma femme ?

NELLY, avec reproche.

Voyons, Albert en voiture avec une femme... du

moment que ce n'était pas moi, ça ne pouvait être que ta femme.

ALBERT.

C'est vrai.

NELLY.

Elle est blonde.

ALBERT, gêné.

Oh ! blonde!...

NELLY.

Ah ! si !

ALBERT.

C'est-à-dire... non, pour une brune, elle est plutôt blonde, mais pour une blonde elle est plutôt brune...

NELLY.

Du chic, jolie...

ALBERT.

Peuh ! jolie!... Ce n'est pas moi qui puis l'apprécier, c'est ma femme.

NELLY.

Oh ! je ne suis pas jalouse : plus tu aimeras ta femme, plus je serai flattée.

ALBERT, étonné.

Ah !

NELLY.

Naturellement, puisque tu la trompes avec moi, ça prouve que tu m'aimes plus qu'elle... car tu m'aimes plus qu'elle ?

ALBERT.

C'est comme si tu demandais au pape...

NELLY, achevant la phrase et lui donnant une petite claque.

S'il se fera jamais protestant! (Ouvrant les bras.)  
Poulet! Embrassez votre canard!...

ALBERT.

Fusion de la basse-cour!...

Ils s'embrassent. Auguste paraît par la gauche deuxième plan, un plateau à la main.

AUGUSTE, s'arrêtant interdit.

Oh!

Il tousse discrètement.

NELLY, apercevant Auguste, bas à Albert.

Souffle-moi dans l'œil. (Il lui souffle dans l'œil.) C'est parti, merci!

Pendant ce jeu de scène, Auguste au fond, les regarde avec un air de pitié, en haussant les épaules.

NELLY, à Auguste.

C'est une nouvelle femme de chambre?

AUGUSTE.

Non, madame, c'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter pour madame.

ALBERT, regardant sa montre, à part.

Onze heures. Il est exact!

NELLY, prenant la lettre.

On attend la réponse?

ALBERT, à part.

Non.

AUGUSTE.

Non, madame.

Il sort à gauche, deuxième plan.



## SCÈNE VIII

NELLY, ALBERT.

NELLY, regardant l'enveloppe.

Je ne connais pas cette écriture-là... Tu permets, chéri?...

ALBERT.

Oui, oui, oui!... (A part.) Je crois bien que je permets!

NELLY, qui a ouvert la lettre.

Tiens! c'est une lettre anonyme.

ALBERT, à part.

Le voilà, mon truc! (Haut, jouant l'indignation.) Une lettre anonyme? Ah! pouah!

NELLY.

Tu as raison... il vaut mieux ne pas la lire...

Elle va pour la déchirer.

ALBERT, vivement.

Attends! Attends!... Il vaut peut-être mieux la lire tout de même... Si c'était une bonne nouvelle?

NELLY, hésitant.

Quand on annonce une bonne nouvelle, on veut en avoir le bénéfice et on signe. (Jetant les yeux machinalement sur la lettre.) Ah!

ALBERT.

Quoi?

NELLY.

Il est question de ta femme.

Elle lit la lettre.

ALBERT, jouant l'étonnement.

De ma femme? Ah! par exemple!

NELLY, lisant.

« Méfiez-vous de madame Lebrunois, elle est de Bayonne... »

ALBERT.

C'est vrai!

NELLY, lisant.

« ... ville située à la frontière d'Espagne... »

ALBERT.

C'est encore vrai!

NELLY, lisant.

« ... Mais, comme vous le savez, il n'y a plus de » Pyrénées, c'est donc comme si madame Lebrunois » était Espagnole. Et de l'Espagnole elle a le ca- » ractère violent, la jalousie terrible et le poignard » passé dans la jarrettière... »

ALBERT, à part, achevant.

Méfiez-vous.

NELLY, lisant.

« Méfiez-vous... »

ALBERT, à part.

Voilà le jalon planté, il s'agit de l'enfoncer.

NELLY.

Qu'est-ce que ça signifie?

ALBERT, d'un ton désolé.

Ce que ça signifie? (A part, gaîment.) Allons-y!(haut, d'une voix étranglée, jouant le désespoir.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! Nous étions trop heureux!...

Il tombe assis sur la chaise longue.

NELLY.

Tu dis ?

ALBERT, même jeu.

Je dis, je dis ce que je n'aurais pas voulu te dire, mais après cette lettre je ne peux plus me taire, je ne le peux plus !... Si toi, tu n'es pas jalouse...

NELLY.

Quoi ? ta femme ? elle est ?...

ALBERT, se levant.

Prends Othello, mets-lui des jupons... et tu auras madame Lebrunois.

NELLY.

Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé?...

ALBERT.

Quand je viens ici, ce n'est pas pour te parler d'elle. Et puis, dans le commencement, ça allait encore... c'est depuis l'histoire de Médor...

NELLY.

Quelle histoire ?

ALBERT.

Eh bien, il y a quinze jours, je passais avec ma femme dans ce quartier, lorsque Médor, qu'Auguste venait de descendre, s'est précipité sur moi, et s'est mis à me lécher la figure.

NELLY.

Non ?

ALBERT.

Alors, naturellement, ma femme m'a dit : — « Tiens, tu connais donc 'ce caniche-là ? » — « Moi ? pas du tout ! » — « Il te connaît, lui, puisqu'il te lèche. »

NELLY.

Et qu'est-ce que tu as répondu?

ALBERT.

Qu'il avait sans doute deviné que je faisais partie de la société protectrice des animaux! Tu sais, dans ces moments-là, on répond ce qu'on peut.

NELLY.

Oui.

ALBERT.

Enfin, d'un coup de pied, je parvins à me débarrasser de Médor... Mais, depuis, ma femme se méfie, ce sont des allusions continuelles...

NELLY.

Ah! mon pauvre chéri!

ALBERT.

Tiens, ce matin encore, au moment de sortir, je lui dis: — « Je crois qu'il va faire un temps de chien!... » Ah! si tu l'avais entendue s'écrier: — « Au moins, celui-là ne te léchera pas! »

NELLY.

En voilà une nouvelle! Et moi qui ne me doutais de rien.

ALBERT, à part.

Ça prend!

NELLY.

Quand tu arrives ici, tu es si à l'aise, si gai, si bon enfant.

ALBERT, vivement.

Pour ne pas t'inquiéter! Ah! j'en ai une existence à présent!

NELLY, allant s'asseoir sur la chaise longue.

Voyons, il faut être prudent. Et d'abord, dis-moi :

Quels prétextes donnes-tu à ta femme pour pouvoir venir ici tous les jours ?

ALBERT, s'asseyant près de Nelly.

Rendez-vous d'affaires. Comme avocat, je n'ai que l'embaras du choix. Ainsi ce matin, je lui ai dit que j'allais chez Barbotin, avoué, pour affaire urgente et qu'il me retiendrait à déjeuner.

NELLY, souriant.

C'est moi, l'avoué.

ALBERT.

Hier, tu étais notaire, avant-hier huissier ! Mardi dernier, tu ne te doutes pas de ce que tu as été ?... Président de la République !

NELLY.

Non ?

ALBERT.

Parfaitement... Tu sais, dans ces moments-là, on dit le premier nom qui vous vient... Enfin, chaque matin c'est un nouveau mensonge.

NELLY.

Et toi qui es si franc !

ALBERT.

Bien oui.

NELLY.

Si loyal !

ALBERT.

Bien oui ! (A part.) Ça prend très bien.

NELLY.

Mais tu as bien soin de les prévenir, au moins ?

ALBERT, prenant un air naïf.

Qui ça ?

NELLY.

L'avoué? Le notaire? L'huissier? Le Président?..

ALBERT, même jeu.

Les prévenir? De quoi?

NELLY.

Que tu es censé déjeuner avec eux.

ALBERT, poussant un cri, se levant.

Sapristi! je n'y ai jamais pensé!

NELLY, abasourdie, se levant.

Non? Oh! Et avec une femme jalouse comme la tienne! Ah! on voit bien que c'est la première fois que tu la trompes! De sorte que si tout à l'heure elle s'avisait d'aller voir chez Barbotin si tu y es...

ALBERT, poussant un cri.

C'est vrai!

NELLY.

Il faut y courir à l'instant.

ALBERT.

Oui.

NELLY.

Entre hommes, ce sont là des services qu'on se rend...

ALBERT, affairé.

Tout le temps!... Mon chapeau? Où est mon chapeau?

NELLY, le lui désignant sur la table.

Le voici.

ALBERT.

Ma canne?

NELLY.

Tu l'as laissée dans l'antichambre.

ALBERT.

Oui !

NELLY.

Cours et reviens vite.

ALBERT, remontant.

Oui. (A part.) Voilà le premier jalon posé !

NELLY, l'accompagnant.

Et surtout sois bien prudent. Pense donc, si nous étions obligés de nous séparer.

ALBERT.

Ne m'en parle pas ! Je ne pense qu'à ça !

Il sort vivement par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE IX

NELLY, puis AUGUSTE, puis LAVIRETTE.

NELLY, seule.

Non, on n'est pas imprudent à ce point. Heureusement que je suis là !..

Elle s'assied sur la chaise longue.

AUGUSTE, entrant par la gauche, premier plan, une carte de visite à la main.

Madame...

NELLY.

Qu'y a-t-il ?

AUGUSTE, un peu gêné.

Madame m'excusera, mais ce n'est pas de ma faute... Je viens de descendre Médor comme tous les matins...

NELLY.

Oui. Eh bien ?

AUGUSTE.

Je le surveillais du coin de l'œil, lorsque tout à coup il s'est jeté sur un monsieur qui passait.

NELLY.

Il l'a mordu ?

AUGUSTE.

Au contraire, il lui a léché la figure !

NELLY.

Encore ?

AUGUSTE.

Alors, ce monsieur s'est écrié : « Mais c'est le chien de madame Legris ! »

NELLY, se levant vivement, à part.

Madame Legris ?

AUGUSTE.

Naturellement je lui ai répondu : — « Monsieur se trompe, madame Legris, connais pas ». Là-dessus, il a insisté pour voir madame, il m'a suivi...

NELLY, prenant la carte de visite que lui tend Auguste.

Hein ? Il est là ?

AUGUSTE, indiquant la droite.

Dans le petit salon.

NELLY, vivement.

Mais je ne veux pas recevoir ce monsieur, renvoyez-le tout de suite. (Lisant machinalement le nom qui est sur la carte, et poussant un cri.) Lavirette ! Ah ! mais faites entrer.

AUGUSTE.

Bien, madame.



NELLY.

Faites entrer tout de suite ! Lavirette ! à Paris !  
(A Lavirette, qui paraît par la gauche, premier plan, introduit par Auguste.) Vous !

L'AVIRETTE, poussant un cri.

Elle ! c'est elle !.. Ah ! j'étais bien sûr !

NELLY.

Lavirette !

## SCÈNE X

NELLY, LAVIRETTE.

LAVIRETTE.

Enfin, je vous retrouve ! Et votre imbécile de domestique qui prétendait...

NELLY, encore toute saisie et très gentille.

Lavirette !.. Depuis quand êtes-vous de retour ?

LAVIRETTE.

Depuis quarante-huit heures !... En descendant du train, mon premier soin fut de me précipiter chez vous à votre ancien appartement.

NELLY.

Oui.

LAVIRETTE.

Et là le concierge m'apprit que vous aviez déménagé, il y a trois ans sans laisser d'adresse.

NELLY, s'asseyant sur la chaise longue.

C'est exact.

LAVIRETTE, s'asseyant sur la chaise qui est près du guéridon.

Et sans ce brave Médor... (Lui prenant la main.) Ah ! si vous saviez combien je suis content, heureux de vous revoir après une si longue absence.

NELLY.

Et moi donc, mon bon Lavirette.

LAVIRETTE.

Au fait, comment va votre mari, ce bon Legris ? Toujours bien ?

NELLY.

Je le suppose.

LAVIRETTE.

Il n'est pas là ? Il est sorti ?

NELLY.

Oui, depuis trois ans, et il n'est pas rentré.

LAVIRETTE, stupéfait.

Votre mari ?.. Qu'est-ce que vous me racontez là ?

NELLY.

La vérité.

LAVIRETTE.

Et à propos de quoi ?

NELLY.

Vous savez, n'est-ce pas, combien il était jaloux ?

LAVIRETTE.

Vous êtes si jolie... Tous ses amis vous faisaient un peu la cour... moi tout le premier... mais c'est surtout Jacques Thomerel.

NELLY.

Oui... Et c'est même lui qui est cause de tout.

LAVIRETTE.

Comment ?

NELLY.

Un jour, excédée des assiduités de ce monsieur et, ne pouvant avoir, avec lui, une explication chez moi où la jalousie stupide de mon mari était sans cesse aux aguets, je résolus d'aller chez lui pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien à espérer de moi.

LAVIRETTE.

Et vous y êtes allée ?

NELLY.

Oui.

LAVIRETTE.

Imprudente !

NELLY.

A qui le dites-vous ! A peine y étais-je que la porte volait en éclats...

LAVIRETTE.

C'était votre mari ?

NELLY.

Lui-même, l'imbécile !... Je lui dis pourquoi j'étais là et comme c'était la vérité, il ne m'a pas crue !

LAVIRETTE.

Naturellement !

NELLY.

Tous les jours il me faisait des scènes de jalousie à cause de M. Thomerel, que je détestais, et il ne s'inquiétait pas de vous... qui ne me déplaisiez pas.

LAVIRETTE.

Quoi ? Il serait vrai ?

NELLY.

Je peux bien vous l'avouer... maintenant.

LAVIRETTE, se levant.

Et dire que j'ai quitté Paris pour faire le tour du monde, persuadé que vous ne pouviez pas me souffrir ! Ah ! qu'on est bête... même quand on n'est plus jeune !

NELLY.

Pauvre Lavirette !

LAVIRETTE, allant se rasseoir.

Et alors ? Divorcée ?

NELLY.

Ni divorcée... ni séparée... Quand il eut constaté ma présence chez monsieur Thomerel, mon mari se retira, et je ne l'ai jamais revu.

LAVIRETTE.

Non ?

NELLY, avec un geste vague.

Qu'est-il devenu ?

LAVIRETTE.

Où, c'est raide ! Je savais bien votre mari un type, un original, mais à ce point-là !...

NELLY.

Ne parlons plus de lui, voulez-vous ?

LAVIRETTE.

Non, parlons de vous, de moi, de nous... Ah ! ma chère Gilberte !

NELLY.

Non, plus Gilberte... Nelly...

LAVIRETTE.

Nelly ?

NELLY.

Le départ... original de mon mari me faisait une situation un peu spéciale, presque ridicule, j'ai préféré changer de nom... je suis maintenant Nelly Rozier.

LAVIRETTE.

Nelly Rozier ? Ah ! ma chère Nelly !

## SCÈNE XI

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, entrant de gauche, deuxième plan.

Je demande pardon à Madame, mais c'est une femme de chambre qui vient de la part de la fruitière...

NELLY.

Bon, dans un instant.

AUGUSTE.

Madame ferait mieux de venir tout de suite, monsieur François lui tient compagnie.

NELLY, poussant un cri.

Ah ! mon Dieu ! (Haut, à Lavurette.) Je vous demande pardon.

Auguste sort deuxième plan gauche.

LAVIRETTE.

François ? Votre frère ?

NELLY, remontant.

Oui.

LAVIRETTE.

Comment va-t-il, ce bon François ?

NELLY.

Très bien... trop bien!

Elle sort vivement par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE XII

LAVIRETTE, puis FRANÇOIS.

LAVIRETTE, joyeux.

Nelly Rozier... Et plus jolie que jamais!... Oh! j'arrive bien...

Il se regarde dans la glace et arrange un peu ses cheveux et sa cravate.

FRANÇOIS, entrant par la gauche, deuxième plan, à lui-même.

Celle-là, par exemple, c'est pas une vache maigre!

LAVIRETTE, se retournant.

François! Bonjour, François!

FRANÇOIS, ne le reconnaissant pas tout d'abord.

Bonjour, monsieur.

LAVIRETTE.

Tu ne me reconnais pas?

FRANÇOIS.

Ah! monsieur Lavirette!

LAVIRETTE.

Ta sœur ne t'avait donc pas prévenu que c'était moi?

FRANÇOIS.

Non, elle m'a pris par le bras et elle m'a dit tout

simplement : « Va donc voir au salon si j'y suis. »  
Ça va bien, monsieur Lavurette ?

LAVIRETTE.

Très bien ! Et toi, tu as une mine ! Tu as engraisé.

FRANÇOIS.

Parbleu ! Je passe ma vie à avaler du grec et du latin et comme je ne les digère pas...

LAVIRETTE.

Tu devrais faire un peu d'exercice, marcher.

FRANÇOIS, vivement.

Marcher ? Je ne demande que ça, mais ma sœur ne veut pas ! Vous devriez bien lui parler de moi, lui dire qu'en me voyant vous m'avez trouvé en retard pour mon âge.

LAVIRETTE.

Comment, en retard ?

FRANÇOIS.

Oui, oui, dites-lui ça, elle comprendra... et elle vous écoutera, vous, parce qu'elle vous aime bien.

LAVIRETTE, vivement.

Elle parle de moi quelquefois ?

FRANÇOIS.

Souvent.

LAVIRETTE.

Et à propos de quoi ?

FRANÇOIS.

A propos de rien et de tout. Tenez, quand mon beau-frère est parti, monsieur Legris... Au fait, vous ne savez peut-être pas ?

LAVIRETTE.

Si, si.

FRANÇOIS.

Eh! bien, ce jour-là, j'ignore ce qui s'est passé, mais le soir, quand ma sœur s'est trouvée toute seule, je l'ai entendue qui se disait : « Et Lavirette qui n'est pas là ! »

LAVIRETTE, avec joie.

Ah! elle disait?...

FRANÇOIS.

Du reste, chaque fois qu'elle a du chagrin, c'est son mot : « Et Lavirette qui n'est pas là ! »

LAVIRETTE, intéressé.

Du chagrin! Quel chagrin?

FRANÇOIS.

N'importe! Mais c'est surtout quand elle a des amis qui ne reviennent plus nous voir qu'elle pense à vous.

LAVIRETTE, inquiet.

Des amis?

FRANÇOIS.

Tenez, lorsque monsieur Henri n'est plus revenu...

LAVIRETTE.

Monsieur Henri?

FRANÇOIS, cherchant le nom.

Monsieur Henri... je ne me rappelle plus son nom de famille... un bon garçon... que nous avons connu à Trouville, où nous avons été passer l'été, après le départ du père Legris... Il venait tous les jours.

LAVIRETTE.

Ah!



FRANÇOIS.

Et très calé sur les mathématiques!... c'est lui qui faisait tous mes devoirs d'arithmétique. Et puis, un beau jour, on ne l'a plus revu. Paraît qu'il avait été forcé de quitter Paris, pour aller vivre avec sa mère.

LAVIRETTE.

Ah!

FRANÇOIS.

Nous avons été bien contrariés et ma sœur a dit tout de suite : « Et Lavirette qui n'est pas là ! »

LAVIRETTE, à lui-même.

Oui... oui...

FRANÇOIS.

Je me rappelle qu'elle l'a encore dit après le départ de monsieur Adolphe.

LAVIRETTE, à part.

Monsieur Adolphe! (Haut.) Et pourquoi est-il parti, monsieur Adolphe ?

FRANÇOIS.

Comme monsieur Henri, pour aller vivre avec sa mère!... Croyez-vous que c'est drôle?... Je ne l'ai pas regretté, monsieur Adolphe.

LAVIRETTE, à lui-même, décontenancé.

Henri, Adolphe ..

FRANÇOIS, continuant.

Avec lui j'étais obligé de faire mes devoirs tout seul, il ne savait rien... Un cancre, un vrai cancre!... Ce n'est pas comme monsieur Albert !

LAVIRETTE, à part.

Monsieur Albert ?

FRANÇOIS.

En voilà un qui est instruit ! Et gai ! bon enfant !... aussi je l'aime bien, monsieur Albert, ma sœur aussi l'aime bien.

LAVIRETTE, à lui-même, comptant sur ses doigts.

Henri, Adolphe, Albert !...

FRANÇOIS, le regardant et à part.

Qu'est-ce qu'il a ?

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, entre de gauche, deuxième plan, furieuse.

François !

FRANÇOIS.

Ma petite sœur ?

NELLY.

Tu me feras plaisir, en ne t'occupant plus des domestiques qui se présentent chez moi, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS.

Mais...

NELLY.

Je sais ce que je dis. (A Lavirette.) C'est un peu fort ! Voilà une fille qui aurait bien fait mon affaire, et quand il s'est agi de la question des gages, j'apprends... (Designant François.) que monsieur lui a promis que si elle était bien gentille elle gagnerait ici tout ce qu'elle voudrait !

FRANÇOIS, à part.

Elle est bête d'avoir répété ça !

NELLY.

Retourne dans ta chambre et n'en bouge plus.

FRANÇOIS.

Oui, ma petite sœur... (Fausse sortie.) Ah ! tu ne sais pas ce que M. Lavirette a dit, tout à l'heure, en me voyant ?

NELLY.

Quoi ?

FRANÇOIS.

Il s'est écrié : « Ah ! comme tu es en retard pour ton âge ! »

NELLY, froidement.

Eh bien, va travailler, ça t'avancera.

FRANÇOIS, à part.

Ça n'a pas mordu.

Il sort premier plan gauche.

## SCÈNE XIV

NELLY, LAVIRETTE.

NELLY.

J'ai l'air de le gronder, mais je l'aime bien. Il est si drôle ! Je suis sûre qu'il vous a fait rire.

LAVIRETTE, un peu mélancolique.

Oui... et non.

NELLY.

Oui et non ?

LAVIRETTE, un peu gêné.

Il m'a parlé... oh ! bien innocemment le pauvre

garçon... de monsieur Henri, de monsieur Adolphe et de monsieur Albert... à propos de ses devoirs.

Un silence.

NELLY, allant s'asseoir sur la chaise longue.

Que voulez-vous, mon ami?... une femme, à mon âge, ne peut pas vivre seule.

LAVIRETTE, un peu triste.

Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous fais !

NELLY.

Et puis, sans fortune et un frère à élever.

LAVIRETTE.

Oui, c'est pour votre frère!... (Un silence.) Et vous êtes heureuse sous le règne d'Albert ?

NELLY, franchement.

Très heureuse !

LAVIRETTE.

Alors, je ne peux même pas compter sur un moment d'ennui de votre part, sur une faiblesse, une distraction ?

NELLY.

Non, mon ami, une femme qui a souci de sa dignité peut tromper son mari, mais pas son amant.

LAVIRETTE.

Ah ! la voilà bien ma chance ! Il n'y a peut-être qu'une femme qui ait ces idées-là et il faut que ce soit vous ! .. Ainsi, je m'éloigne de vous pendant trois ans pour vous oublier ! Je pense à vous tout le temps !

NELLY, l'interrompant et affectueusement.

Oh ! tout le temps ! Vous ne me ferez pas croire ça !

LAVIRETTE.

Tout le temps !

NELLY, riant.

Oh ! Oh !

LAVIRETTE.

Je vous demande pardon... chaque fois que je vous oubliais... c'est à vous que je pensais.

NELLY, souriant.

C'est très gentil de votre part.. Eh bien, désormais, mon petit Lavirette, il faut m'oublier en pensant à une autre.

LAVIRETTE, mélancolique.

Oui ! (Tout à coup, allant prendre son chapeau qu'il avait déposé sur le guéridon.) Je vais refaire le tour du monde.

NELLY.

Encore ?

LAVIRETTE.

En sens inverse... Seulement promettez-moi une chose.

NELLY.

Laquelle ?

LAVIRETTE.

De chaque ville où je m'arrêterai je vous télégraphierai mon adresse... et quand monsieur Albert ira vivre avec sa mère...

NELLY, vivement.

Oh ! pas lui !... Lui, c'est pour la vie !

LAVIRETTE, lui embrassant la main.

Merci !... Je vais voir s'il y a un paquebot qui part demain.

NELLY.

Vous ne voulez pas dîner avec moi ?

LAVIRETTE.

Je vous remercie, je dîne chez mon conseil judiciaire.

NELLY.

Un dîner et un conseil judiciaire ça peut se remettre.

LAVIRETTE.

Pas quand on a besoin d'avances !

NELLY.

Au moins vous viendrez me dire au revoir ?

LAVIRETTE.

Je vous le promets. En partant, je vais serrer la main à François. (Allant vers la gauche premier plan et s'arrêtant sur le seuil de la porte.) J'aurais mieux fait de ne pas rencontrer Médor !

Il disparaît.

## SCÈNE XV

NELLY, puis ALBERT.

NELLY, seule, regardant sortir Lavirette.

Pauvre Lavirette ! Il y a vraiment des gens qui n'ont pas de chance... Voilà deux ans, il était parti trop tôt, aujourd'hui il revient trop tard !...

A ce moment, la porte de gauche deuxième plan s'ouvre et Albert paraît, très agité, son chapeau est déformé, il est décoiffé, la cravate défaits.

ALBERT, d'une voix étranglée.

C'est moi !

NELLY.

Albert ! (Poussant un cri en le voyant.) Ah ! mon Dieu !

ALBERT, anéanti, tombant assis sur la chaise qui est près du guéridon, à droite.

A boire !... Un verre d'eau...

NELLY.

Qu'as-tu ?... Parle... Parle donc !

ALBERT.

Peux pas... à boire... à boire !...

NELLY, allant prendre une carafe et un verre qui sont sur un petit meuble.

Oui... oui... (A elle-même.) Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

ALBERT, très calme, à lui-même.

Je crois que l'entrée a été très bonne. En avant le second jalon !

Il profite de ce qu'elle a le dos tourné pour s'ébouriffer encore les cheveux et défaire tout à fait son nœud de cravate.

NELLY, lui tendant le verre d'eau.

Tiens, bois vite, mon Albert... (Pendant qu'il boit.) Ah ! dans quel état !

ALBERT.

Merci, ma Nelly.

NELLY, tout en allant reporter la carafe.

Et maintenant, explique-moi...

ALBERT.

Oui !... (A part.) Il s'agit d'enlever ça carrément ! (Haut et d'une voix étranglée.) J'arrive de chez Barbottin !

NELLY, anxieuse.

Eh bien ?

ALBERT.

Ma femme y était !

NELLY, poussant un cri.

Ah ! mon Dieu ! Et Barbotin lui avait dit qu'il ne t'attendait pas ?

ALBERT.

Oui ! Alors, sachant que je ne devais pas venir, elle m'a attendu.

NELLY.

Et elle t'a fait une scène ?

ALBERT, se levant et lui montrant ses cheveux défaits et sa cravate.

Regarde !

NELLY.

Oh ! non !

ALBERT, même jeu, insistant.

Regarde !!

NELLY.

Elle est violente à ce point-là ?

ALBERT.

Comme toutes les Espagnoles de Bayonne.

NELLY.

Et qu'as-tu fait, toi ?

ALBERT.

Moi, j'ai pris mon chapeau, j'ai pris la porte, j'ai pris une voiture et me voilà. (Tout à coup.) Ah ! mon Dieu ! pourvu qu'elle ne m'ait pas suivi !

Il veut remonter.

NELLY, le retenant.

Voyons, voyons, ne t'affole pas.



ALBERT.

Moi, je suis comme ça, je m'affole tout de suite!

NELLY.

En somme, rien n'est perdu... Ta femme n'a encore que des soupçons... Tu vas rentrer chez toi tout de suite.

ALBERT.

Bon.

NELLY.

Tu lui diras que tu avais écrit à Barbotin... que la lettre s'est égarée.

ALBERT, des larmes dans la voix.

Un mensonge!... encore!... Et moi qui suis si franc!

NELLY.

Ta franchise n'est pas en jeu, mon chéri, puisque ce n'est pas à moi que tu mentiras.

ALBERT.

C'est vrai!

NELLY.

Et puis tu seras bien raisonnable, tu ne viendras pas ici pendant quelque temps.

ALBERT, se désolant.

Ah!

NELLY.

Huit jours... quinze jours...

ALBERT, des larmes dans la voix.

Quinze jours sans voir mon petit canard!

NELLY.

Il le faut, je l'exige.

ALBERT.

Jamais ! Ça jamais !

NELLY.

Aimes-tu mieux compromettre notre bonheur ?

ALBERT.

Non !... Mais qu'est-ce que je vais faire pendant ces quinze jours-là ?

NELLY.

Tu penseras à moi... et tu seras très gentil avec ta femme. (Geste d'Albert.) Je l'exige aussi... afin qu'elle redevienne confiante plus vite et que nous puissions reprendre plus tôt notre petite existence tranquille.

ALBERT, sanglotant.

Oh ! oh ! oh !

NELLY.

Attends, au cas où ta femme t'aurait suivi. (Sortant par la gauche, premier plan :) On ne saurait prendre trop de précautions.

## SCÈNE XVI

ALBERT, seul, gaîment.

Et voilà !... Le truc de la femme jalouse, ça m'a toujours réussi. (Désignant Nelly.) Et c'est elle-même qui me renvoie chez moi. Je suis rudement fort tout de même !... Dans une demi-heure, elle recevra la lettre numéro deux... (Tirant une lettre de sa poche et lisant) : « Ma pauvre chérie, c'est les yeux pleins de larmes... » (s'interrompant.) Sapristi ! j'ai oublié les

larmes... (Il va vivement vers le verre d'eau qui est sur le guéridon, plonge les doigts dedans et tout en lançant des gouttelettes sur la lettre.) Il y a toujours moyen de lâcher gentiment une femme, seulement, dame, il faut se donner un peu de mal. (Apercevant Nelly qui entre.) Oh!

Il remet vivement la lettre dans sa poche.

## SCÈNE XVII

ALBERT, NELLY.

NELLY, entrant par la gauche, premier plan, tenant un objet et prenant Albert par la main.

Viens ici... Oh! tu es tout mouillé.

ALBERT, vivement.

Mes larmes!

NELLY.

Du courage!... Et mets ça.

Elle lui met des lunettes de chauffeur.

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

NELLY.

Les lunettes de chauffeur de François.

ALBERT.

Hein! Tu veux?...

Il ôte les lunettes.

NELLY.

Oui, si ta femme te guettait dans la rue. Il vaut mieux exagérer la prudence... Mais avant... (Lui ouvrant les bras.) Poulet!...

ALBERT, l'embrassant.

Canard!... (Pleurant.) Nelly! Ma Lily!...

NELLY, très gentille.

Non, pas de tristesse, pas d'adieux... nous ne nous séparons pas.

ALBERT.

C'est vrai, nous nous quittons, ce n'est pas la même chose.

NELLY, un peu émue.

Tu vois, moi, je ne suis pas triste!... Je me mets au piano... et je chante pendant que tu t'en vas...

Elle se met au piano et chante.

Malbrouh s'en va-t-en guerre!

ALBERT, pleurant.

Mironton, mironton, mirontaine.

NELLY.

Il reviendra z'à Pâques,

ALBERT, à part, gaiment, sortant par la gauche, deuxième plan.

Ou à la Trinité!

## SCÈNE XVIII

NELLY, puis AUGUSTE.

NELLY, seule, se retournant.

Parti!... (se levant et soupirant.) Pauvre poulet!... Ah! pour être vraiment tranquille avec les hommes mariés, il faut qu'ils soient veufs.

AUGUSTE, entrant par la gauche, deuxième plan.

Madame, c'est une femme de chambre qui vient de la part du confiseur.

NELLY.

Faites entrer... (Auguste sort. — A elle-même, allant s'asseoir sur la chaise longue.) Ça changera le cours de mes idées. Ah! c'est égal, je m'en souviendrai des Espagnoles de Bayonne!

AUGUSTE, faisant entrer Louise.

Par ici!

Louise entre, salue Nelly. — Auguste sort deuxième plan gauche.

## SCÈNE XIX

NELLY, LOUISE.

NELLY.

Approchez, mademoiselle. Comment vous appelez-vous?

LOUISE, descendant au milieu.

Louise Godin.

NELLY.

Qu'est-ce que vous voulez gagner?

LOUISE.

J'ai toujours eu cinquante francs et dix francs de vin.

NELLY.

Quel âge avez-vous?

LOUISE.

Vingt-six ans.

NELLY.

Vous connaissez bien le service?

LOUISE.

Oui, madame, je couds, je brode un peu, je peux faire des jupons à madame, je sais très bien repriser et je connais le service de la table.

NELLY.

Vous avez des certificats ?

LOUISE.

Oui, madame.

Elle les lui tend.

NELLY.

Celui de votre dernière place.

LOUISE.

Voici, madame.

NELLY, lisant.

« Je certifie que j'ai eu à mon service pendant deux mois... » (A elle-même, parlé.) Deux mois, c'est peu .. (Lisant.) « la nommée Louise Godin et je n'ai que d'excellents renseignements à donner sur son service et sur sa conduite... Clémence (Lisant mal.) La-ber... Lebre... »

LOUISE, rectifiant.

Lebrunois.

NELLY, vivement.

Lebrunois ? La femme de l'avocat, Albert Lebrunois ?

LOUISE.

Madame connaît ?

NELLY.

De nom, simplement. (Regardant et à part.) « 23, Chaussée d'Antin. » C'est bien ça ! (Haut.) Et pourquoi n'êtes-vous pas restée chez madame Lebrunois ?

(Louise ne répond pas.) Il y a une raison pour qu'on vous ait remerciée?

LOUISE, vivement.

On ne m'a pas remerciée, madame, c'est moi qui ai voulu m'en aller.

NELLY.

Pourquoi?

LOUISE, baissant la tête.

J'étais amoureuse de monsieur!

NELLY.

De monsieur Lebrunois?

LOUISE.

Oui, madame.

NELLY.

Et alors?

LOUISE.

Alors, comme monsieur ne faisait pas attention à moi... j'ai préféré m'en aller.

NELLY.

Très bien.

LOUISE.

Quand on aime, n'est-ce pas, madame, et qu'on voit qu'il n'y a rien à faire...

NELLY, souriant.

Et avec monsieur Lebrunois vous avez vu?...

LOUISE.

Tout de suite, madame.

NELLY.

Ah! ah! Il paraît que monsieur Lebrunois est un bon mari.

LOUISE.

Oh! non, madame, c'est pas à cause de ça.

NELLY.

Ah! à cause de quoi alors?... De sa femme peut-être? Elle est jalouse?

LOUISE.

Jalouse? madame Lebrunois? On voit bien que madame ne la connaît pas.

NELLY, étonnée.

Hein? Cependant on m'avait dit... on m'avait affirmé... voyons, voyons... il s'agit bien de madame Albert Lebrunois, la femme de l'avocat?

LOUISE.

Oui, madame, c'est bien ça.

NELLY.

Et elle n'est pas jalouse?

LOUISE.

Elle ne sait même pas ce que c'est.

NELLY, à elle-même, stupéfaite.

Ah!

LOUISE, s'animant.

Si elle était jalouse, est-ce qu'elle laisserait monsieur déjeuner tous les jours dehors? Elle le suivrait, pour savoir où il va. Ah bien! oui!... Tenez, il y a une heure, quand j'ai quitté madame Lebrunois...

NELLY, vivement.

Il y a une heure?

LOUISE.

Oui, j'avais le cœur trop gros, j'ai préféré m'en aller tout de suite et perdre mes huit jours. Eh bien, monsieur était sorti, et madame était tranquillement chez elle en train de faire des confitures.



NELLY, se levant et de plus en plus stupéfaite.

Il y a une heure ? Elle faisait... ?

LOUISE.

Oui, madame, des confitures ! Ah ! non, elle n'est pas jalouse, celle-là ! Et elle a bien tort ; si elle ouvrirait tant soit peu les yeux chez elle...

NELLY.

Hein ?

LOUISE, pleurant presque.

Je ne sais pas pourquoi je raconte tout ça à madame, ça ne l'intéresse pas !

NELLY, vivement.

Mais si, mais si, vous avez l'air d'une brave fille, et vous m'intéressez beaucoup au contraire.

LOUISE, même jeu.

Comme madame est bonne !

NELLY.

Allons, épanchez-vous, parlez, ça vous soulagera.

LOUISE, éclatant en sanglots.

Eh bien, il y a une amie de madame Lebrunois, une grande blonde, dont monsieur est toqué et à qui il fait la cour sous les yeux de sa femme, que c'en est honteux !

NELLY, à elle-même.

Une blonde ?

LOUISE.

Et elle est beaucoup moins bien que sa femme, qui est une petite brune, gentille comme tout, avec des bandeaux.

NELLY, à part.

Brune, avec des bandeaux !... Mais alors, hier, en

voiture, la blonde, c'était... (Poussant un cri.) Ah! le misérable!

LOUISE.

Ah! oui, madame! Ça on peut le dire!

NELLY, à elle-même, très agitée.

Et tout ce qu'il m'a raconté, là, tout à l'heure...  
(Comprenant.) Ah!!

LOUISE.

Que madame est donc bonne de s'intéresser...

NELLY, à part.

Il en aimait une autre!

## SCÈNE XX

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, entre de gauche, deuxième plan, un plateau à la main.

Une lettre pour madame.

NELLY.

Une lettre?... (La prenant machinalement et à part.)  
Oh! j'ai bien la tête... (Vivement regardant la suscription.)  
C'est de lui!

Elle commence à décacheter l'enveloppe, très agitée.

AUGUSTE, bas à Louise.

Qu'est-ce que vous avez? Vous pleurez?

LOUISE, bas.

Oui, madame est si bonne pour moi!

AUGUSTE, étonné.

Ah!

Il sort, deuxième plan gauche.

NELLY, qui a ouvert la lettre, lisant :

« Ma pauvre chérie, c'est les yeux pleins de larmes que je t'envoie ce mot à la hâte. Ma femme » sait tout!... » (Parlé.) Ah! ta femme sait tout?... Moi aussi!... (Lisant.) « Elle avait suivi la voiture!... » Quelle scène!... Celle de chez Barbotin n'était » rien à côté... » (Parlé.) Oh! quelle rosse! (Lisant.) « Elle voulait aller te tuer! » (Parlé.) Oui, oui! (Lisant.) « Pour te sauver, j'ai juré que c'était fini! » (Parlé.) Ah! tu crois ça! (Lisant.) « Je t'aimerai toujours! » Adieu! Je m'arrête... les larmes m'étouffent... Ton » gros poulet. » (Ricanant et montrant la lettre.) Et c'est mouillé! Il n'y a pas à dire, c'est mouillé!... Il a dû vider toute une carafe! Ah! il est complet!

LOUISE, doucement désignant la lettre.

Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, au moins?

NELLY, très nerveuse.

Non, non, du tout, je vous remercie.

LOUISE.

Alors est-ce que je plais à madame?

NELLY.

Je verrai, je réfléchirai.

LOUISE.

Je sens que je serais si dévouée à madame, je suis très fidèle, très discrète...

NELLY.

Laissez votre adresse à l'office, je vous écrirai.

LOUISE.

Bien, madame.

Elle sort, deuxième plan gauche.

## SCÈNE XXI

NELLY, LAVIRETTE.

NELLY, seule.

Ah! non! Ah! non! Je suis bonne fille! Je me serais sacrifiée pour sa femme, mais pour une autre? Ah! non! Ah! non! Ah! non!

LAVIRETTE, entrant de gauche, deuxième plan.

C'est moi. J'ai retenu ma place sur le paquebot.

NELLY.

Lavirette!

LAVIRETTE.

Je viens vous faire mes adieux.

NELLY, très agitée et furieuse.

Oh! mon ami, décidément tous les hommes sont des fourbes et des menteurs!

LAVIRETTE, vivement.

Tous? Ah! permettez...

NELLY, très énervée.

Et dire qu'il y a cinq minutes, j'étais confiante, aveugle!

LAVIRETTE.

Que s'est-il passé depuis tout à l'heure?

NELLY, même jeu.

Ah! mon ami! Ah! mon ami!

LAVIRETTE, tout à coup, avec espoir.

Il est allé vivre avec sa mère!

NELLY, avec rage.

Oui ! Et en me faisant ses adieux avec une carafe !

LAVIRETTE, ahuri.

Avec une carafe ?

NELLY.

Vous ne pouvez pas comprendre.

LAVIRETTE.

Je n'essaie même pas, seulement je ne pars plus.  
(Avec joie.) Enfin, cette fois, j'arrive donc à l'heure !

Il va poser son chapeau au fond.

NELLY, à part, avec rage.

Non, mais je le vois d'ici avec son petit œil roublard et se frottant les mains en disant : « Roulé, le petit canard ! roulé ! »

LAVIRETTE, descendant.

Madame Legris... (se reprenant.) Non, Nelly...

NELLY.

Plus tard, mon ami, plus tard.

LAVIRETTE.

Oui, oui, j'attendrai. Ah ! Nelly, je suis bien heureux !

Il lui prend une main qu'il embrasse avec ravissement.

NELLY, à part, sans s'occuper de lui.

Qu'est-ce que je pourrais bien trouver pour me venger ?

LAVIRETTE, embrassant la main de Nelly.

Oui, bien heureux !

NELLY, ayant trouvé, et poussant un cri.

Ah !

Elle dégage sa main.

LAVIRETTE.

Quoi ?

NELLY, à elle-même.

Oui, oui... c'est cela!

## SCÈNE XXII

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant de gauche, premier plan.

Eh bien, on ne boulotte donc pas ?

NELLY, toujours très agitée.

Déjeunez sans moi.

FRANÇOIS.

Où vas-tu ?

LAVIRETTE.

Où allez-vous ?

NELLY, ricanant.

Où je vais?... Ah! ah! où je vais? Si on vous le demande, vous répondrez que vous n'en savez rien!

Elle sort vivement par la porte, premier plan droite. —

Lavirette et François se regardent stupéfaits.

Rideau.

---

## ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Lebrunois. Porte au fond donnant sur l'anti-chambre. Deux portes à droite et deux portes à gauche. Cheminée entre les deux portes de gauche. Une console entre les deux portes de droite. Au-dessus de la console, une glace. A gauche, un canapé. A droite, une table. Un fauteuil de chaque côté de la table. Sur la table un buvard, encrier, etc. La porte de droite, premier plan, à un seul battant, s'ouvre sur la scène. Meuble au fond de chaque côté de la porte, chaises, etc. Deux sonnettes, l'une à gauche de la cheminée de gauche, l'autre à droite de la console de droite.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, seule, puis CLÉMENCE.

Au lever du rideau, Catherine est en train de chercher quelque chose sur la table.

CATHERINE, ronchonnant.

Un papier blanc?... Où est-il ce papier blanc?... Comme si celui que j'ai à la cuisine n'était pas bien ! Ah ! les maîtresses de maison qui s'occupent du mé-

nage... Quelle scie ! Ah ! zut ! je ne trouve rien. Je vais lui apporter n'importe quoi !

Elle prend du papier à lettre qui est sur la table et remonte vers la gauche au moment où Clémence paraît, deuxième plan. Clémence est en toilette d'intérieur très simple, sans élégance. Elle est coiffée en bandeaux.

CLÉMENCE, entrant par la gauche, deuxième plan.

Eh bien, Catherine, je vous attends !

CATHERINE, lui donnant le papier à lettre.

Voici, madame.

CLÉMENCE.

Vous êtes folle, ma fille ! Du papier à lettres pour recouvrir des pots de confiture ? Je vous dis du papier blanc.

CATHERINE.

Je n'en ai pas trouvé, madame.

CLÉMENCE, à part.

Est-on assez malheureux avec les domestiques à Paris ! (Allant ouvrir un buvard qui est sur la table et prenant une main de papier ministre.) Tenez, si vous aviez ouvert le buvard comme je vous l'avais dit... Vous allez découper des ronds... Savez-vous découper des ronds ?

CATHERINE.

Je découpe bien un poulet.

CLÉMENCE.

Ça n'a aucun rapport !... Je vais les découper moi-même. J'aime mieux ça.

CATHERINE, à part.

Moi aussi.



CLÉMENCE.

Vous allez mettre le sucre dans la bassine.

CATHERINE.

Bien, madame.

CLÉMENCE.

Et pour la quantité, suivez exactement la recette que ma mère m'a envoyée de Bayonne.

CATHERINE.

Oui, madame. (A part, sortant par la gauche, deuxième plan.) La recette de sa mère!... Oh! la! la!

## SCÈNE II

CLÉMENCE, puis ALBERT.

CLÉMENCE, seule, s'asseyant à gauche de la table.

Dire qu'il faut s'occuper de tout!... Et cette femme de chambre qui me quitte juste le jour des confitures!... (Albert entre par le fond) Voyons, il y a huit pots de gelée de groseille, cinq pots de marmelade d'abricots, quatre pots de reine-claude.

ALBERT, qui est entré depuis quelques instants, un bouquet de modestes fleurs à la main et a contemplé Clémence, la montrant gaîment au public.

La voilà la femme jalouse! La voilà l'Espagnole de Bayonne! La voilà!

CLÉMENCE, à elle-même, toujours sans voir Albert.

Et six pots de mirabelles!

ALBERT, descendant, haut.

Et six pots de mirabelles! Et allez donc!

CLÉMENCE, se retournant.

Comment, c'est toi ?

ALBERT, cachant les fleurs derrière son dos.

Oui, ma Clémence, c'est moi ! Moi-même : Albert Lebrunois, avocat de première instance, né à Paris, Seine, France, Europe, ancien continent. En avant la musique ! Ta ra ta ta !

CLÉMENCE, étonnée.

Qu'est-ce que tu as ?

ALBERT.

Moi, je suis gai ! Clémence, veux-tu voir un homme gai ? Regarde-moi.

Il prend une pose.

CLÉMENCE.

Le fait est que je ne t'ai jamais vu comme ça.

ALBERT, lui offrant le bouquet.

Parce que tu ne m'as jamais regardé.

CLÉMENCE.

Oh ! les jolies fleurs ! C'est pour moi ?

Elle se lève.

ALBERT.

Et pour qui veux-tu que ce soit, si ce n'est pour ma petite femme, ma petite femme chérie ? Et où est-elle ma petite femme chérie ? Coucou !... Ah ! la voilà ! (L'embrassant.) Mon petit canard ! (Se reprenant.) Non, ma grosse chatte !

CLÉMENCE.

A la bonne heure, je n'aime pas que tu m'appelles canard.

ALBERT.

C'est entendu, je ne t'appellerai plus canard, plus

jamais ! Fini le canard ! Envolé le canard ! (A lui-même, montrant le bouquet que Clémence va mettre dans un vase sur la console.) Ce bouquet est plus petit que l'autre, mais c'est le bouquet de l'épouse fidèle et dévouée.

Il esquisse un pas de polka en chantonnant.

CLÉMENCE, redescendant.

Comment ! Voilà que tu dances maintenant ?

ALBERT.

Oui, je danse, je chante, et si je connaissais un autre moyen d'exprimer ma joie...

CLÉMENCE.

Ce n'est pas possible, tu as quelque chose ! (Tout à coup, frappée d'une idée.) Je devine : tu viens de gagner un gros procès ?

ALBERT.

Voilà ! On ne peut rien te cacher ! Une affaire très délicate et qui aurait pu devenir très embêtante !

CLÉMENCE.

Quel bonheur !

ALBERT.

Tu l'as dit !

CLÉMENCE.

Il est probable que cette affaire-là va t'en amener d'autres.

ALBERT.

Justement ! Et voilà pourquoi je suis heureux.

CLÉMENCE.

Et moi aussi, mon Albert.

ALBERT, à part.

Puisqu'elle est heureuse aussi, je serais vraiment coupable de ne pas continuer.

CLÉMENGE, s'asseyant à gauche de la table.

Tu permets que je finisse de découper ces ronds de papier pour les confitures?... Valentine doit venir me voir à trois heures...

ALBERT, à part, avec joie.

Valentine... à trois heures... Bon!

CLÉMENGE.

Et je voudrais avoir terminé.

ALBERT.

Oui, oui!... Tu sais, ton amie Valentine, je l'aime beaucoup.

CLÉMENGE.

Tu as raison, mon ami, elle est charmante.

ALBERT, à part.

La voilà la femme jalouse!... La voilà! (Allant embrasser Clémence.) Grosse chatte, va!

CLÉMENGE.

Albert!

ALBERT, passant derrière la table.

Ton amie Valentine, tu devrais lui dire de venir plus souvent... elle est seule... elle est veuve...

CLÉMENGE, attendrie.

Tu es bon, mon Albert!

ALBERT, étourdiment.

On me l'a déjà dit!

CLÉMENGE.

Qui ça?

ALBERT.

Ma mère, quand j'étais petit!

CLÉMENGE.

Ah! oui, tu es bon! Tu es bon pour moi, tu es bon pour Valentine, tu es bon pour mon parrain...

ALBERT, l'interrompant.

A propos de ton parrain, j'ai songé à son affaire...  
Il est dans sa chambre ?

Il indique la porte de droite, premier plan.

CLÉMENCE.

Non... il est sorti depuis ce matin... comme hier...  
comme avant-hier...

ALBERT, s'asseyant à droite de la table.

Quel type !

CLÉMENCE.

Le fait est que c'est un original !... Ainsi quand il  
s'est marié à Paris, il y a cinq ans, il n'est même  
pas venu à Bayonne nous présenter sa femme, et  
mon père était son plus vieil ami !

ALBERT.

Et quand tu lui as écrit pour lui annoncer notre  
mariage, il y a trois ans, la lettre t'est revenue à  
Bayonne avec cette mention : « Parti sans adresse. »

CLÉMENCE.

Je ne comptais plus le revoir, lorsqu'il y a trois  
jours, au moment de nous mettre à table, qui an-  
nonce-t-on ?

ALBERT.

Monsieur Legris !

CLÉMENCE.

Oui ! Monsieur Legris arrivant du Congo !

ALBERT.

En passant par Bayonne où ta mère lui avait  
donné notre adresse.

CLÉMENCE.

Est-ce drôle, tout de même, qu'il ne puisse pas  
arriver à savoir ce qu'est devenue sa femme ?

ALBERT, voyant entrer Legris par le fond.

Ah! c'est lui!

### SCÈNE III

LES MÊMES, LEGRIS.

LEGRIS, entrant, très agité.

Ah! mes amis, j'ai cru que je venais de rencontrer ma femme!

ALBERT, tranquillement.

Mais ce n'était pas elle!

LEGRIS.

Non, c'était quelqu'un...

ALBERT, achevant la phrase.

... qui lui ressemblait énormément!

LEGRIS.

Comment savez-vous ça?

CLÉMENCE, souriant.

Depuis trois jours que vous êtes ici, chaque fois que vous sortez, vous rencontrez quelqu'un qui ressemble à votre femme et chaque fois que vous rentrez, vous nous le dites.

LEGRIS.

Oui, mais cette fois c'était...

ALBERT, riant, achevant la phrase.

C'était comme les autres fois, c'était à s'y méprendre!

LEGRIS, rageur.

Ah! cré Dieu! Celui qui m'aurait dit qu'un jour

je courrais après ma femme ! Et pourquoi, je vous le demande ? Pour avoir sa signature !...

Il va s'asseoir sur le canapé.

ALBERT, qui s'est levé.

La loi est la loi !

LEGRIS.

Elle est idiote votre loi, elle est stupide !

CLÉMENCE, se levant.

Ce n'est pas Albert qui l'a faite.

ALBERT.

D'après votre contrat de mariage, vous ne pouvez pas vendre vos terrains d'Auteuil sans la signature de votre femme.

LEGRIS, ricanant.

Sa signature !... Est-ce qu'elle a eu besoin de ma signature, à moi, pour aller chez monsieur Thommerel ?... Ah ! cré Dieu !

Il se lève.

CLÉMENCE, voulant le calmer.

Mon parrain...

LEGRIS, sans l'écouter.

Je les vois encore tous les deux dans un petit salon bleu...

ALBERT.

Voyons, ne pensez plus...

LEGRIS.

Et elle a voulu me prouver que si elle était chez ce monsieur, c'était par honnêteté ! pour le prier de la laisser tranquille !... Ah ! ah !

CLÉMENCE, qui est allée s'asseoir à droite de la table.

C'était peut-être vrai !

LEGRIS.

A d'autres! Alors, j'ai vu rouge... j'ai senti que j'allais faire un malheur... et je me suis sauvé!... Je suis arrivé devant une gare, celle de Lyon, et onze heures après j'étais à Marseille.

ALBERT.

D'où vous êtes parti pour le Congo.

LEGRIS, s'asseyant à gauche de la table.

Le temps de me faire envoyer de l'argent... Ah! j'en avais assez de Paris, des Parisiens, de ma femme et de tout le tremblement! Arrivé là-bas, j'ai obtenu une concession, j'ai acheté deux douzaines de femmes...

CLÉMENTINE.

Vingt-quatre?

LEGRIS.

Non, vingt-six.... On en donne treize à la douzaine.

ALBERT.

Il en a une santé!

LEGRIS, avec satisfaction.

Je vis comme un ture! Et quand, par hasard je pense à ma femme, je fais venir mon harem et je tape dessus jusqu'à ce que je sois calmé.

CLÉMENTINE.

Oh! mon parrain!

LEGRIS.

La voilà la vie, la vraie vie... en pleine nature! Petit à petit, je retourne à l'état sauvage: avant deux ans, je ne serai plus qu'une brute!

ALBERT, galement.

Vous n'attendrez peut-être pas deux ans!



LEGRIS, riant.

Je le crois ! Aussi j'ai hâte d'arranger mes affaires et de retourner là-bas. Seulement où est-elle, ma femme ? Où se cache-t-elle ?

ALBERT.

Au lieu de passer vos journées à courir après elle, vous feriez mieux de vous adresser à une agence de renseignements et avant quarante-huit heures...

CLÉMENCE.

C'est une idée.

LEGRIS.

Mais, je crois bien que c'est une idée ! Et une fautive ! Je n'y avais pas pensé.

ALBERT, prenant une carte sur la table.

Comme avocat je reçois souvent... Tenez, voici une adresse.

LEGRIS, prenant la carte et la lisant.

« Chambardet et Cie, 55, rue de Richelieu. — Recherches dans l'intérêt des familles. »

ALBERT.

Voulez-vous que nous téléphonions ?

LEGRIS, se levant et mettant la carte dans sa poche.

Non, j'aime mieux y aller moi-même !

ALBERT.

Comme vous voudrez, mon cher monsieur Legris.

LEGRIS, avec élan.

Appelez-moi donc Prosper.

ALBERT.

Avec plaisir, Prosper !

LEGRIS, prenant Albert à part et mystérieusement.

Dites donc, si jamais vous avez envie d'une négresse...

ALBERT.

Hein ?

LEGRIS, vivement.

Pour taper dessus !.. envoyez-moi une carte postale avec ces simples mots : « Expédiez tambour ». Je saurai ce que ça veut dire

ALBERT.

Merci, Prosper ! Mais je serais désolé de dépareiller vos vingt-six.

LEGRIS.

Oh ! avec vingt-cinq, j'aurai encore ma suffisance ! Enfin à la disposition de usted. A tout à l'heure, mes amis. (sortant par le fond.) 55, rue de Richelieu !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN.

ALBERT.

Quel type !

CLÉMENCE.

C'est un bon homme au fond.

JEAN, entrant par la gauche, deuxième plan.

Madame, il y a là une femme de chambre qui vient de la part de la fruitière.

CLÉMENCE, se levant.

Enfin !

ALBERT, étonné.

Une femme de chambre ?

CLÉMENCE.

Ah ! c'est vrai, tu ne sais pas. Je n'ai plus de femme de chambre.

ALBERT, étourdi.

Toi aussi ?

CLÉMENCE.

Comment, moi aussi ?

ALBERT, vivement.

Je veux dire... et Louise ?

CLÉMENCE.

Elle m'a plantée là il y a deux heures, sans même me donner ses huit jours.

ALBERT.

Non ? Et sous quel prétexte ?

CLÉMENCE.

Elle m'a dit simplement qu'elle voulait partir immédiatement. Et le jour des confitures, crois-tu !

JEAN.

Faut-il faire entrer ici ?

ALBERT, remontant vers la droite, deuxième plan.

Oui, faites entrer.

CLÉMENCE.

Tu ne veux pas la voir ?

ALBERT.

Oh ! tu sais, les questions de domestiques ça te regarde... Et puis j'ai à préparer le compte trimestriel de Lavirette dont je suis le conseil judiciaire. Je te laisse.

Il sort par la droite, deuxième plan.

JEAN, faisant entrer Nelly.

Par ici, mademoiselle.

- Il disparaît par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE V

CLÉMENCE, NELLY, en toilette très simple de femme de chambre, s'arrêtant un peu émue sur le seuil de la porte, deuxième plan gauche.

CLÉMENCE, qui s'est assise à gauche de la table.

Approchez, mademoiselle.

NELLY, timidement.

Merci, madame.

CLÉMENCE.

Comment vous appelez-vous ?

NELLY.

Antoinette... Antoinette Pommier.

CLÉMENCE, répétant.

Antoinette Pommier... Qu'est-ce que vous voulez gagner ?

NELLY.

J'ai toujours eu cinquante francs et dix francs de vin.

CLÉMENCE.

C'est également ce que je donne... Quel âge avez-vous ?

NELLY.

Vingt-six ans.

CLÉMENCE.

Vous connaissez bien le service ?

NELLY.

Oui, madame, je couds, je brode un peu, je peux faire des jupons à madame. Je sais très bien repri-ser et je connais le service de la table.

CLÉMENCE.

Vous avez des certificats ?

NELLY, tirant un papier de sa poche.

Voici celui de ma dernière place.

CLÉMENCE, le prenant.

Voyons ! (Lisant.) « Je certifie que j'ai eu à mon service pendant deux mois ». . (Parlé.) Deux mois seulement ? (Lisant.)... « la nommée Antoinette Pom-mier, et je n'ai que d'excellents renseignements à donner sur elle, sur son service, son intelligence, sa discrétion, son dévouement, son honnêteté, sa conduite ». (Parlé, souriant.) Voilà un certificat élo-gieux !.. (Voyant Nelly qui baisse les yeux, à part ) Distin-guée avec cela, et modeste .. Elle me plait beau-coup, cette fille-là ! (Reprenant sa lecture.) « On peut la prendre en toute confiance et les yeux fermés... Nelly Ro... Re... »

NELLY, rectifiant.

Rozier.

CLÉMENCE, achevant de lire.

« Rozier, 26, rue Monceau.. » (Parlé.) Et pourquoi avez-vous quitté ?

NELLY.

Madame ne connaît pas madame Nelly Rozier ?

CLÉMENCE.

Non. Quelle est cette dame ?

NELLY, un peu gênée.

Une dame... seule...

CLÉMENCE.

Une cocotte ?

NELLY.

Madame m'excusera, mais ce n'est pas à moi de qualifier madame Rozier.

CLÉMENCE, à part, étonnée.

De la délicatesse de sentiments !

NELLY.

Seulement ayant toujours servi bourgeoisement, j'ai préféré...

CLÉMENCE, vivement.

Très bien. Si vous entrez chez moi, mademoiselle, vous pouvez être tranquille, vous serez dans une maison honnête ; la place est peut-être moins avantageuse que chez madame Rozier, car il paraît que, chez ces dames, il y a pour les domestiques plus de pourboires, plus de casuel. Ici vous ne trouverez pas cela.

NELLY.

Oh ! ce n'est pas ce que je viens chercher ici !

CLÉMENCE.

Alors, c'est parfait ! Quant aux jours de sortie...

NELLY.

Je n'en demande pas.

CLÉMENCE.

Cependant...

NELLY.

Je ne sortirai pas, je ne sors jamais.

CLÉMENCE, à part.

C'est une perle ! (Haut) Eh bien, mademoiselle,

vous me convenez beaucoup. Je suis persuadée que vous conviendrez également à mon mari.

NELLY.

Je l'espère, madame.

CLÉMENCE.

Alors, mademoiselle... (Elle cherche le nom.) comment déjà ?

NELLY.

Antoinette.

CLÉMENCE.

Antoinette... quand pensez-vous entrer chez moi ?

NELLY.

Le plus tôt possible, madame, tout de suite si madame veut.

CLÉMENCE.

Moi je veux bien, mais votre malle ?

NELLY.

J'irai la chercher ce soir, dès que j'aurai fini mon ouvrage.

CLÉMENCE, se levant.

Eh bien, c'est entendu. Je vous prends tout de suite, Antoinette.

NELLY, à part, avec joie.

J'y suis !

CLÉMENCE.

Il ne me reste plus qu'à vous dire quel sera votre service.

NELLY.

Le matin, j'habille madame, je la coiffe...

CLÉMENCE.

Non, je m'habille et je me coiffe moi-même.

NELLY, à part.

Ça se voit!

CLÉMENCE.

Vous aurez surtout à ranger, à tenir tout en ordre... Je vous recommande bien mon linge... Je le fais blanchir à Bayonne, chez ma mère qui, tous les quinze jours, me le renvoie dans un panier... Justement vous tombez le jour du panier ; quand il arrivera je vous donnerai toutes les explications nécessaires... (Elle se lève et fait le mouvement d'une femme qui a mis le pied sur le bas de sa jupe.) Allons, bon, je crois que je viens de marcher sur ma jupe.

Elle relève sa jupe et montre un jupon blanc très simple, en toile.

NELLY, s'empressant.

Si madame veut me permettre. (Regardant et, à part avec une certaine pitié.) Oh! ces dessous! (Haut.) Le volant n'est que décousu, c'est l'affaire d'une minute.

CLÉMENCE, indiquant la console.

Tenez, dans le petit sac qui est sur table, vous trouverez une aiguille et du fil.

NELLY.

Oui, madame.

CLÉMENCE, à part, la regardant.

Une perle, une vraie perle.

Nelly ôte son chapeau qu'elle dépose sur la console.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, VALENTINE.

JEAN, entrant par le fond et annonçant.

Madame Grisolles.



CLÉMENCE.

Valentine!

Jean fait entrer Valentine et disparaît par le fond.

VALENTINE.

Bonjour, ma chère amie. Je ne vous dérange pas ?

CLÉMENCE.

Me déranger, vous ?

NELLY, poussant un cri en voyant Valentine, à part.

Elle! c'est elle!

CLÉMENCE.

Je vous demanderai seulement la permission... (se retournant et apercevant Nelly qui reste les yeux fixés sur Valentine et tenant d'une main une aiguille et de l'autre un morceau de fil.) Eh! bien, Antoinette?

NELLY, se remettant vivement.

Tout de suite, madame... J'enfile l'aiguille.

CLÉMENCE, à Valentine, montrant Nelly.

Une nouvelle femme de chambre... Louise m'a quittée ce matin sans crier gare!

VALENTINE.

Pas possible?

CLÉMENCE.

Et je viens de retenir celle-ci à l'instant. (Bas.) Je crois que j'ai mis la main sur une perle.

VALENTINE, bas, souriant.

Une perle qui se manifeste comme ça tout de suite? (Tout en regardant Nelly.) Une perle rare alors?

NELLY, à part, tout en enfilant l'aiguille.

Regarde-moi, va, regarde-moi!

VALENTINE, à Clémence, bas.

Eh! eh! Très jolie!

CLÉMENCE, bas à Valentine, en s'asseyant avec elle sur le canapé de gauche.

Savez-vous d'où elle vient? De chez une cocotte!

VALENTINE, bas.

Non?

CLÉMENCE, bas.

Une nommée Nelly Rozier.

VALENTINE, bas.

Et ça ne vous effraie pas un peu de prendre à votre service une femme de chambre qui sort de chez...

CLÉMENCE, bas.

Je viens de causer avec elle; c'est une excellente nature, qui n'a pas voulu rester plus longtemps...

NELLY, qui a enfilé l'aiguille, à Clémence.

Si madame veut me permettre...

CLÉMENCE, à Valentine s'excusant.

J'ai déchiré le volant de ma jupe, vous m'excusez?

Clémence s'assied sur le canapé, ainsi que Valentine qui est assise à gauche.

VALENTINE.

Faites donc, je vous en prie. (Nelly se met à genoux à droite du canapé et recoud le volant de la jupe de Clémence. Cette dernière se trouve placée entre Valentine et Nelly.) M. Lebrunois va bien?

CLÉMENCE.

A merveille, je vous remercie. (Indiquant la porte de droite, deuxième plan.) Il est dans son bureau. (Elle indique le bureau. Nelly suit le geste et elle a l'air de se dire : « Ah! il est là! Bon! ») Il vient de rentrer, il y a une demi-heure, il était même d'une gaité!

NELLY, à part, avec rage.

D'une gaité!

CLÉMENCE.

Il chantait, il dansait!

NELLY, à part, se contenant.

Il dansait!

VALENTINE.

Et à propos de quoi cette gaité exubérante?

CLÉMENCE.

Il a gagné un procès, je crois; je ne sais pas exactement.

NELLY, à part, même jeu.

Ah! je le sais, moi!

CLÉMENCE.

Enfin une affaire qui l'ennuyait beaucoup et dont il a réussi à se débarrasser ce matin.

NELLY, à part, suffoquant.

Se débarrasser!!! (Ne pouvant retenir un cri.) Ah!

CLÉMENCE.

Qu'avez-vous, Antoinette?

NELLY, vivement.

Rien, madame. Je me suis piquée!

CLÉMENCE, à Valentine.

Bref! Je ne l'ai jamais vu aussi gai!

VALENTINE.

Tout s'explique!

NELLY, à part, regardant la porte du bureau, à l'adresse d'Albert.

Ah! tu ne te doutes pas que j'entends tout ça!

Elle coud avec rage.

VALENTINE.

Dites-moi, ma chère amie, que faites-vous cet après-midi?

CLÉMENCE.

Cet après-midi?

VALENTINE.

Voulez-vous venir avec moi au Concours Hippique? J'ai deux entrées.

CLÉMENCE.

Vous êtes bien gentille, mais, vous le savez, je ne suis pas mondaine et puis aujourd'hui, il faut que je surveille mes confitures, sans compter le linge qui arrive de Bayonne.

VALENTINE.

Alors je n'irai pas non plus.

CLÉMENCE.

Mais si, cela vous distraira.

VALENTINE.

Une femme seule... dans ces endroits-là!

CLÉMENCE.

Demandez à mon mari de vous accompagner.

NELLY, à part.

Hein?

VALENTINE, souriant.

Avec M. Lebrunois? Ce ne serait peut-être pas très convenable.

CLÉMENCE.

Ce ne serait pas convenable si je l'ignorais, mais puisque c'est moi qui vous le demande.

NELLY, à part.

Ah! qu'elle est bête!

VALENTINE.

Je le sais bien... mais...

CLÉMENCE.

A moins que cela ne vous ennueie ?

VALENTINE.

Moi? pas du tout. C'est plutôt M. Lebrunois que cela pourrait ennuyer.

CLÉMENCE.

Albert? Il sera ravi d'être avec vous. (Geste de Valentine.) Si! si! (A Antoinette.) C'est fini, Antoinette?

NELLY.

Encore un point, madame.

CLÉMENCE, à Valentine.

Alors c'est entendu, vous l'emprenez?

NELLY, à part.

Ah! qu'elle est bête! qu'elle est bête!

VALENTINE, riant.

Soit! mais il faut avouer, ma chère amie, que vous n'êtes pas jalouse!

CLÉMENCE.

Jalouse! moi? Oh! pas du tout!

NELLY, se levant.

C'est fini, madame.

CLÉMENCE, se levant.

Merci! (A Valentine.) En tout cas, si j'étais jalouse, ce ne serait pas de vous.

VALENTINE, étonnée, se levant aussi.

Tiens! pourquoi cette faveur?

CLÉMENCE.

Parce que mon mari me dit souvent: « Ton amie

Valentine, je l'aime beaucoup! » Alors, vous comprenez, je suis tranquille, car s'il vous aimait autrement que d'amitié, il ne me dirait pas...

VALENTINE.

C'est juste!

NELLY, qui est remontée vers la table, a remis l'aiguille dans le petit sac et prend son chapeau. — A part.

Hein! est-il assez roublard!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant de gauche, deuxième plan.

Madame, le panier de Bayonne vient d'arriver.

CLÉMENCE.

C'est bien, j'y vais tout de suite... (Jean sort. — A Valentine.) Je vous demande pardon, ma chère amie, le temps d'indiquer à cette fille...

Elle montre Nelly.

VALENTINE.

Je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi.

CLÉMENCE.

Je vais dire à mon mari de vous tenir compagnie.

NELLY, à part.

Et allez donc! Et allez donc!

VALENTINE, remontant un peu.

Mais je ne veux pas déranger monsieur Lebrunois!

NELLY, pendant que Clémence remonte à droite, examinant Valentine, à part.

Elle ne se teint pas ! C'est une vraie blonde !

CLÉMENCE, allant ouvrir la porte de droite, deuxième plan et s'adressant à la cantonade.

Albert!... Veux-tu venir... madame Grisolles est là ! (A Valentine.) Offrez-lui les places vous-même, ce sera plus gentil... Venez, Antoinette.

Elle sort par la gauche, deuxième plan.

NELLY.

Oui, madame ! (Sortant à la suite de Clémence, à part.) Et elle leur ménage elle-même des tête à-tête!... (Avec énergie.) Ah ! non ! je suis là ! Je suis là !

A peine Antoinette a-t-elle disparu, qu'Albert paraît à la porte de droite, deuxième plan.

## SCÈNE VIII

VALENTINE, ALBERT, puis NELLY.

ALBERT, entrant et saluant cérémonieusement.

Chère madame... j'ai bien l'honneur... (Regardant autour de lui.) Ma femme n'est pas là ?

VALENTINE.

Elle s'occupe de la réception d'un envoi de Bayonne.

ALBERT, vivement.

Mais alors, nous sommes seuls?... mais alors!...

Il s'avance vers Valentine et veut l'embrasser.

VALENTINE.

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ?

ALBERT.

Vous ne vous souvenez donc plus de ce que vous m'avez promis hier... quand j'ai eu la bonne fortune de vous recueillir dans ma voiture, aux Champs-Élysées, par une pluie battante?

VALENTINE, gaiment sans se fâcher.

Voilà une aventure à laquelle je ne m'exposerai plus ! Vous êtes trop inconvenant !

ALBERT.

Dans ces cas-là, si les hommes ne sont pas légèrement inconvenants, les femmes trouvent qu'ils ne sont même pas polis.

VALENTINE.

C'est égal ! vous poussiez la politesse un peu loin... jusqu'à vouloir m'embrasser.

ALBERT.

Et vous m'avez dit, avec une petite voix douce : « N'abusez pas de la situation, mon ami... demain... » Eh ! bien, demain, c'est aujourd'hui.

VALENTINE, souriant.

Non, demain... c'est demain.

ALBERT.

Hein ? Je suis refait !

VALENTINE.

Oh ! oh !

ALBERT.

Mais je vous aime, moi, je vous aime !

VALENTINE.

Et votre femme, mon ami ?

ALBERT.

Comme c'est malin ! chaque fois que je vous dis :



« Je vous aime ! » vous me répondez : « Et votre femme, mon ami ? » Mais ça n'a aucun rapport !

VALENTINE.

Elle est charmante, dévouée...

ALBERT.

Oui, et elle fait ses confitures elle-même, ses jupons aussi !... Toutes les qualités de la province, c'est convenu !... Mais vous, Valentine, vous êtes la parisienne froufroulante, captivante, enivrante !... Elle, c'est le bon petit vin ordinaire qu'on ne boit que coupé d'eau, tandis que vous, vous êtes le grand cru !

VALENTINE, riant.

Le Château-Laffitte !

ALBERT, riant.

Voilà ! (A part.) Elle rit, ça va bien !

VALENTINE, riant de plus en plus et s'excusant, tout en s'asseyant sur le canapé.

Je vous demande pardon, mais vous avez une façon de présenter les choses...

ALBERT, gaiement.

Riez ! riez ! Ne vous gênez pas ! (A part.) Il faut toujours faire rire les femmes ; quand elles rient, elles se défendent moins.

Il s'assied près de Valentine.

VALENTINE, imitant Albert.

Vous, vous êtes le grand cru ! (Eclatant de rire.) Ah ! ah !

ALBERT, même jeu.

Ah ! ah !

VALENTINE, même jeu.

Ah ! ah ! ah !

ALBERT, même jeu.

Ah! ah! ah! (Sur la dernière phrase de Valentine, la porte de gauche, deuxième plan, s'ouvre, Nelly paraît et se dirige tranquillement vers la table de droite. Albert, entendant marcher se retourne machinalement et, apercevant Nelly près de la table, pousse un cri de stupéfaction.) Ah!

Il se lève sur place et suit Nelly des yeux, absolument ahuri.

NELLY, après avoir pris un petit sac, remonte vers la porte par laquelle elle est entrée et dit simplement, en passant près d'Albert.

Pardon!

Elle disparaît par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE IX

VALENTINE, ALBERT.

ALBERT, de plus en plus stupéfait, montrant Nelly, qui a disparu.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

VALENTINE, se levant.

Ça ? c'est la nouvelle femme de chambre de madame Lebrunois.

ALBERT.

Vous dites ?

VALENTINE.

Je dis : c'est la nouvelle femme de chambre de madame Lebrunois... elle vient de l'arrêter, il y a un quart d'heure.

ALBERT, à part, regardant la porte.

Voyons, voyons, je suis bien éveillé, je ne rêve pas?

VALENTINE, vient près de lui.

Ecoutez, mon ami, si vous me jurez d'être bien raisonnable et de ne plus me parler de votre amour...

ALBERT, tout en ne quittant pas la porte des yeux, très préoccupé.

Oui, oui, oui...

VALENTINE.

Je vous emmène avec moi au Concours Hippique.

ALBERT, même jeu.

Au Concours Hippique?... Ah! ah! Vraiment?

VALENTINE, étonnée.

Comment? C'est là tout ce que vous trouvez à me répondre?

ALBERT, toujours préoccupé.

Excusez-moi... C'est la joie... le saisissement... je m'attendais si peu... (A part.) Ah! il faut que j'en aie le cœur net!

Il sonne près de la cheminée.

VALENTINE.

Qu'est-ce que vous avez?

ALBERT, revient à elle.

C'est la joie, je vous dis. . (s'efforçant de rire.) Ah! ah! ah! C'est la... (A ce moment la porte de gauche deuxième plan s'ouvre, il aperçoit Nelly et pousse un nouveau cri de stupéfaction.) Ah!

## SCÈNE X

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, très calme.

Monsieur a sonné?

ALBERT, à lui-même, au comble de la stupéfaction.  
C'est elle ! C'est bien elle !

NELLY.

Monsieur désire?

ALBERT, balbutiant, perdant la tête.

Je ne sais pas... mon chapeau... mes gants... ma  
canne...

NELLY.

Bien, monsieur.

Elle sort toujours très calme, deuxième plan gauche.

## SCÈNE XI

VALENTINE, ALBERT.

VALENTINE, qui a examiné Albert, à elle-même.

Tiens ! tiens ! tiens !

ALBERT, au comble de l'agitation, à part.

Elle, ici, chez moi !... Et femme de chambre !...  
chez moi ! !

VALENTINE, allant vers Albert.

Vous, vous connaissez Nelly Rozier.

ALBERT, vivement.

Nelly Rozier ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

VALENTINE.

Et vous êtes allé chez elle.

ALBERT.

Moi ?

VALENTINE.

Et la preuve, c'est que vous êtes très ennuyé de trouver sa femme de chambre installée chez vous.

ALBERT, ahuri.

Sa femme de chambre ?... Ah ! c'est la femme de chambre de ?...

VALENTINE.

Oh ! monsieur Lebrunois !... Vous qui, hier encore, me juriez n'avoir jamais trompé votre femme !

ALBERT, vivement.

Mais je le jure toujours !

VALENTINE.

Oh ! monsieur Lebrunois !

## SCÈNE XII

LES MÊMES, NELLY, entrant de gauche, deuxième plan, avec le chapeau, les gants, la canne de Lebrunois.

NELLY, à Valentine.

Madame fait demander à madame si madame veut bien venir goûter les confitures de madame.

VALENTINE.

Mais volontiers... (A Albert.) En même temps je lui dirai adieu .. A tout à l'heure.

ALBERT, pensant à autre chose.

Oui... c'est ça... oui!

VALENTINE, regardant Nelly, à part.

Elle me fait un drôle d'effet cette femme de chambre!

Elle sort par la gauche, deuxième plan.

## SCÈNE XIII

ALBERT, NELLY.

ALBERT.

Toi!

NELLY, très calme, souriant et descendant à Albert, en lui tendant chaque objet.

Voici votre chapeau, monsieur, vos gants, et votre canne. (Albert prend machinalement les objets que lui tend Nelly. Il va parler, mais elle lui coupe la parole.) J'espère que monsieur sera content de mon service. Avant d'entrer chez monsieur, je servais chez madame Nelly Rozier... Monsieur connaît?.. Non?... Tant pis, car monsieur aurait connu là une bien brave personne... et gentille, si monsieur savait!.. Et confiante!.. Ah! confiante, surtout! Trop!.. Mais je ne sais pas pourquoi je raconte tout ça à monsieur, ça ne doit pas intéresser monsieur, mais je sais que monsieur est bon, très bon, aussi monsieur voudra bien excuser son humble servante!

Elle fait une révérence.

ALBERT, posant sur la table, son chapeau, ses gants et sa canne.

Tout ça est très joli, mais ça ne m'explique pas comment je te trouve tout d'un coup installée ici, chez moi, comme femme de chambre !

NELLY, très douce.

J'avais besoin de te voir.

ALBERT.

Mais pas ici, ma femme qui est là, et jalouse comme elle l'est !

NELLY.

Jalouse?.. Ta femme?

ALBERT.

Mais...

NELLY, marchant sur lui.

Mensonge!.. Barbotin?.. mensonge!.. Médor? mensonge!.. Chacune de tes paroles, mensonge, mensonge, mensonge !

ALBERT.

Mais je t'assure...

NELLY, vivement.

Ah ! tais-toi, tu vas en faire un de plus ! Je sais tout, entends-tu, tout, depuis a jusqu'à z.

ALBERT, à part, ahuri.

Sapristi !

NELLY.

A moi, si sincère et si bonne fille, au lieu de dire franchement : « Ma petite Nelly, je ne t'aime plus, séparons-nous », tu as éprouvé le besoin de mentir, de jouer la comédie, avec protestations, serments, désespoirs, larmes!.. Oui, tu as voulu me faire croire que tu pleurais ! et je l'ai cru ! Ah ! tu es d'une jolie

force ! Et ce n'est pas ce que tu as fait que je te reproche, — tu es homme, je devais m'y attendre — mais la façon dont tu l'as fait ; voilà ce que je ne te pardonne pas, que je ne te pardonnerai jamais, c'est que tu as été plus rosse qu'une femme !

ALBERT, effrayé.

Ecoute-moi !

NELLY, doucement.

Oh ! rassure-toi, je ne suis pas venue ici pour faire du bruit, du scandale, ni te supplier de revenir.

ALBERT, étonné et un peu plus rassuré.

Ah !.. alors... pourquoi ?

NELLY, souriant.

Pour te dire ceci : Tu as eu probablement dans ta vie bien des maîtresses ; lorsque tu en quittais une, c'était pour en reprendre une autre, tu es arrivé ainsi jusqu'à moi... Eh ! bien, moi j'arrête la série, je termine la liste... après moi, on ferme !

ALBERT.

Comprends pas... bien.

NELLY, doucement ironique.

Tu vas comprendre, mon chéri. A partir d'aujourd'hui... tu entends bien, à partir d'aujourd'hui... et c'est là ma vengeance... tu ne tromperas plus ta femme... Fini le plaisir pour le petit Albert, c'est le devoir qui commence ! Désormais je ne veux plus que tu t'amuses, je veux que tu t'embêtes.

ALBERT, tout à fait rassuré.

Quoi ?.. C'est là...

NELLY.

Oui, je tiens à ce qu'on te cite à l'avenir comme le modèle des maris et c'est à moi que tu le devras,



à moi ! Et nous aurions beau le raconter à tout le monde, personne ne le croirait. (Scandant les mots.) Tu-ne-trom-pe-ras-plus-la-femme !

ALBERT, avec un grand geste.

Ah ! sois tranquille, ma Nelly, moi tromper encore... Jamais !.. J'ai eu trop de remords !.. (Jouant l'émotion.) Et même si tu veux que je sois franc...

NELLY.

Tu peux toujours essayer.

ALBERT, ému.

C'est à cause de ces remords qui me torturaient, de ces remords qui m'étouffaient que j'ai eu le courage de me séparer de mon petit canard !

NELLY, ironique.

Vraiment ?

ALBERT.

Ah ! tu peux t'en aller tranquille, va, je te jure bien...

NELLY, au public, montrant Albert.

Chaque fois qu'il fait un serment, c'est pour mentir ! (Se croisant les bras.) Et madame Grisolles ?

ALBERT, ahuri.

Madame... ?

NELLY.

L'amie de ta femme, qui était là tout à l'heure et à qui tu fais la cour ?

ALBERT, abasourdi et étourdiment.

Elle sait aussi ?..

NELLY.

Tout !

ALBERT, à part.

Je suis abruti !

NELLY.

Et maintenant, trêve de paroles : tu vas me faire le plaisir de dire à cette dame que tu ne l'accompagneras pas au Concours Hippique.

ALBERT.

Hein ? Mais je lui ai promis...

NELLY, très calme, souriant.

Tu ne sortiras pas.

ALBERT.

Nelly !

NELLY.

Tu ne sortiras pas.

ALBERT.

Mais sapsristi ! sous quel prétexte veux-tu ?

NELLY.

Un prétexte ? cherche ! trouve ! invente !.. Il s'agit de mentir, tu ne dois pas être embarrassé.

ALBERT, naïvement.

Mais encore faut-il le temps !

VALENTINE, paraît à gauche deuxième plan, en disant au dehors.

Au revoir, chère amie !

NELLY, l'apercevant et à Albert.

Elle ! Tiens le voilà, le prétexte !

Nelly se jette au cou d'Albert et l'embrasse bruyamment plusieurs fois. Valentine pousse un « Oh ! » Nelly foint de l'apercevoir et se sauve par la droite, premier plan, comme quelqu'un pris en faute. — Tête d'Albert.

## SCÈNE XIV

ALBERT, VALENTINE, puis NELLY.

ALBERT, à part, furieux.

Sacré nom de nom !

VALENTINE, ironiquement.

Je vous demande pardon de vous avoir dérangés.

ALBERT, jouant l'étonnement.

Dérangés ?

VALENTINE.

Ah ! j'avoue que j'étais loin de penser que j'avais pour rivale une femme de chambre.

ALBERT.

Comment vous avez vu ?

VALENTINE.

Et entendu ! Ça a fait assez de bruit.

ALBERT.

Et vous avez cru ?.. (Riant.) Ah ! que c'est drôle !  
Ah ! que c'est drôle !

VALENTINE.

Plait-il ?

ALBERT.

Mais ce baiser n'était pas pour moi !

VALENTINE.

Vraiment ! Pour qui alors ?

ALBERT.

Il ne s'adressait pas à l'homme, il s'adressait à l'avocat !

VALENTINE.

A l'avocat ?

ALBERT.

Elle venait de me demander un conseil pour une de ses tantes qui a un procès... oh ! une fichue affaire, perdue d'avance... alors, comme remerciement... dans sa reconnaissance...

VALENTINE, pas très convaincue.

Elle vous embrassait ?

ALBERT.

Voyons, ma femme de chambre, elle ne pouvait pas m'offrir vingt francs ; je ne les aurais pas acceptés.

VALENTINE, souriant.

C'est vrai ce mensonge-là ?

ALBERT.

Ah ! Valentine, je vous jure !..

VALENTINE.

Alors, venez.

Elle remonte à la glace de droite.

ALBERT, allant prendre son chapeau, sa canne et ses gants, puis s'arrêtant indécis, à part.

Sapristi ! Et Nelly qui est là ! (regardant Valentine à part.) Ah ! non ! manquer une occasion pareille, ce serait trop bête !

Il met son chapeau et remonte. Pendant ce temps Valentine est allée vers la glace pour voir si son chapeau est bien droit. Albert ouvre la porte du fond et se trouve en face de Nelly qui est immobile devant la porte, les bras croisés. Albert pousse un cri et referme vivement la porte.

VALENTINE, qui a vu le jeu de scène dans la glace, à part.

Oh! (La porte se referme.) Ah! par exemple!... (A Lebrunois avec un empressement comique.) Mais qu'avez-vous donc, mon cher monsieur Lebrunois, vous ne paraissez pas être à votre aise?

ALBERT, balbutiant.

En effet... je ne sais pas ce que j'ai... je ne me sens pas bien.

VALENTINE, avec intention.

Voulez-vous que je sonne?

ALBERT, vivement, avec effroi.

Ah! non, ne sonnez pas!

## SCÈNE XV

LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, entrant de gauche, deuxième plan.

Eh bien! vous n'êtes pas partis?

VALENTINE.

Non, M. Lebrunois est un peu souffrant.

CLÉMENCE, vivement.

Albert? Qu'est-ce que tu as?

ALBERT.

Rien. Un petit étourdissement... ça va déjà mieux... Seulement je crois que je ferais mieux de rester.

VALENTINE, avec ironie.

Je le crois également.

CLÉMENCE, à Valentine.

Aussi il travaille trop... la tête est surmenée.

VALENTINE.

Il y a des consultations qui sont si fatigantes !

ALBERT, à part.

Elle se moque de moi !

VALENTINE, très douce.

Allons, soignez-vous bien, mon cher monsieur Lebrunois. (A Clémence.) A bientôt, chère amie.

CLÉMENCE.

Je vous reconluis.

VALENTINE.

Non, ne vous dérangez pas.

CLÉMENCE.

Mais si.

Clémence et Valentine sortent par le fond. On les voit tourner l'antichambre ; Clémence ouvre la porte de l'escalier, Valentine disparaît.

ALBERT, seul allant poser son chapeau et sa canne près de la cheminée.

Ah ! non ! ça ne peut pas durer comme ça !... (Ayant une idée.) Oh ! je vais la faire flanquer à la porte par ma femme !

## SCÈNE XVI

ALBERT, CLÉMENCE, puis NELLY.

CLÉMENCE, rentrant par le fond.

Dis donc, chéri, je voudrais te parler de ma nouvelle femme de chambre.

ALBERT.

Moi aussi.

CLÉMENCE.

Ah! Tu l'as vue?

ALBERT.

Ah! oui, je l'ai vue!

CLÉMENCE.

Et alors?

ALBERT, furieux.

A l'avenir, quand tu auras besoin d'une femme de chambre, tu me feras le plaisir de ne pas en prendre une sans me consulter, n'est-ce pas?

CLÉMENCE, stupéfaite.

Tu m'as toujours déclaré que tu ne voulais pas t'occuper de la question des domestiques.

ALBERT.

J'ai eu tort. Et à partir d'aujourd'hui je veux m'en occuper.

CLÉMENCE, doucement.

C'est bien, mon ami, c'est très bien.

ALBERT.

Si tu crois que c'est agréable ce qui m'arrive là!

CLÉMENCE.

Quoi donc?

ALBERT.

Je sors ce matin, je rentre et je trouve chez moi... (Changeant de ton.) Enfin, comment s'est-elle présentée cette femme de chambre-là? Qui te l'a indiquée?

CLÉMENCE.

C'est la fruitière.

ALBERT.

Oh! alors! si tu vas chercher tes femmes de chambre chez les fruitières!

CLÉMENCE, tout en allant s'asseoir à la droite de la table, de façon à tourner le dos à la porte de droite, premier plan.

Ça se fait tous les jours. D'ailleurs je crois que celle-ci est une femme de chambre parfaite.

ALBERT.

Tu crois ça, toi?

CLÉMENCE.

Certificats excellents...

ALBERT.

En voilà une raison! Tout le monde peut s'en fabriquer des certificats excellents!

CLÉMENCE.

Oh! Antoinette me semble incapable...

ALBERT, sans comprendre.

Antoinette?

CLÉMENCE.

Oui, elle s'appelle Antoinette.

ALBERT.

Tu crois encore ça, toi?

CLÉMENCE.

C'est elle qui me l'a dit.

ALBERT.

En voilà aussi une raison! Elle t'aurait dit qu'elle s'appelait madame de Pompadour ou Ernest, tu l'aurais cru!

CLÉMENCE.

Je ne m'explique pas cette animosité contre cette fille! Elle ne te plait pas?

ALBERT.

Pas du tout!



A cette partie de la scène, Clémence a le dos tourné vers la porte de droite, premier plan, et Albert est face à cette porte. On voit la porte s'ouvrir tout doucement. Nelly paraît et écoute.

CLÉMENCE.

Qu'est-ce que tu lui reproches?

ALBERT, sans voir encore Nelly.

Elle a une figure qui ne me revient pas!... Et puis elle a une façon de vous regarder comme ça...

Il lève la tête et demeure stupéfié en apercevant Nelly qui lui fait un signe de menace.

CLÉMENCE, se levant et regardant Albert qui reste les yeux écarquillés.

Elle regarde comme ça?... Je n'ai pas remarqué.

ALBERT, à part.

Elle écoute!

Nelly disparaît.

CLÉMENCE, ahurie.

Enfin, mon ami, c'est bien simple, si elle ne te plaît pas... je vais la renvoyer...

Elle remonte. — Nelly apparaît de nouveau et fait comprendre à Albert : « Ah ! non, pas ça ! »

ALBERT, vivement rattrapant Clémence par le bras.

La renvoyer? Qu'est-ce qui te parle de la renvoyer?

CLÉMENCE, redescendant.

Dame! Puisqu'elle ne te plaît pas!

Nelly disparaît.

ALBERT, très énervé.

Voilà qu'elle ne me plaît pas maintenant!

CLÉMENCE.

Mais tu me le disais à l'instant.

ALBERT.

Non, il n'y a pas moyen de causer avec toi!... Tu exagères tout de suite!

CLÉMENCE.

Moi? Tu m'as même dit que sa figure...

ALBERT.

Allons bon! sa figure!... Voilà sa figure à présent! Qu'est-ce que ça signifie sa figure? Quelle importance ça a-t-il au point de vue du service?

Nelly reparait de nouveau. A ce moment les personnages doivent être placés ainsi : Albert à gauche et Clémence à droite, de façon à ce qu'elle ne puisse voir Nelly qui reste visible ainsi pour Albert seulement.

CLÉMENCE.

Je ne comprends plus...! Enfin, te plaît-elle ou ne te plaît-elle pas?

ALBERT, apercevant Nelly.

Elle me plaît beaucoup, là!

Signe de satisfaction de Nelly.

CLÉMENCE.

Alors, nous la gardons?

ALBERT, avec une rage concentrée.

Nous la gardons!

Nouveau signe de Nelly satisfaite, qui referme la porte et disparaît.

ALBERT, exaspéré, à part.

Il faut que je trouve autre chose! Il faut que je trouve autre chose!

Il s'assied à gauche de la table.

CLÉMENCE.

Et qui sait, Albert, si nous n'avons pas mis cette

fois la main sur la servante révée, qui reste trente ans dans les familles!

ALBERT, à part, sursautant.

Trente ans! Ah! ah!

CLÉMENCE, allant vers la porte de gauche, deuxième plan.

Je vais lui annoncer qu'elle te plait et que nous la gardons.

Elle sort de gauche, deuxième plan.

## SCÈNE XVII

ALBERT, puis NELLY, puis CLÉMENCE,  
puis JEAN.

ALBERT, seul, se levant, exaspéré.

Non, mais me voyez-vous trente ans dans cette situation!... Trente ans!... Ne pouvoir ouvrir une porte sans être exposé à me trouver face à face!.. (se dirigeant vers la porte de droite, deuxième plan.) Ah! oui, il faut que je trouve autre chose!... (Au moment où il va pour ouvrir la porte de droite, deuxième plan, elle s'ouvre tout à coup et Nelly paraît.) Ça y est!... La voilà!... Encore!... Toujours!

NELLY, s'avançant eu souriant.

Tu ne tromperas plus ta femme!

ALBERT, à lui-même, redescendant.

Ah! bon sang de bon sang!

NELLY.

Et ne cherche pas à jouer au plus fin! .. Si tu essaies encore de me faire renvoyer, je lui dirai pourquoi je suis ici.

ALBERT, à part.

Ce que je donnerais pour pouvoir taper sur une négresse!

CLÉMENCE, entrant par le fond.

Ah! je vous cherchais, Antoinette.

NELLY.

Me voici, madame.

CLÉMENCE.

C'est tout à fait décidé, ma fille, nous vous gardons.

NELLY.

C'est ce que monsieur me disait à l'instant.

CLÉMENCE.

Comme à moi, vous lui plaisez beaucoup.

NELLY, à Albert, le remerciant.

Monsieur... je suis touchée... croyez que...

ALBERT, à part, furieux.

Et je ne peux rien dire! Rien! Rien!!

JEAN, entrant par la droite, deuxième plan.

Le secrétaire de monsieur fait demander monsieur pour des signatures.

ALBERT, d'un ton bourru comme quelqu'un qui est heureux de passer sa mauvaise humeur.

C'est bien! j'y vais!... Je vous dis que j'y vais!... Qu'est-ce que vous attendez?

JEAN, ahuri

Rien, monsieur.

ALBERT, le poussant dehors.

Eh bien! Allez! filez!

Jean disparaît.

CLÉMENCE, étonnée du ton de son mari.

Qu'est-ce que tu as, mon ami ?

ALBERT.

Rien ! Qu'est-ce que tu veux que j'aie ?

CLÉMENCE.

Tu étais si gai tout à l'heure !

ALBERT.

Ça continue ! Ohé ! ohé ! (Ouvrant rageusement la porte de droite deuxième plan, d'un coup de pied et à lui-même.) Au moins, cette fois je suis sûr qu'elle n'est pas derrière la porte !

Il sort.

## SCÈNE XVIII

NELLY, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, excusant Albert.

Il est un peu nerveux aujourd'hui.

NELLY.

C'est le temps, sans doute.

CLÉMENCE, s'asseyant à gauche de la table.

Oui... Voyons, que je vous donne la liste de ce qu'il faut envoyer à Bayonne.

NELLY, la regardant à part.

Peut-on être coiffée et attifée de cette façon!... Dans ces cas-là un mari est presque pardonnable de tromper sa femme... oui, mais attends un peu maintenant !

CLÉMENCE, prenant sur la table un petit carnet.

Voici.

NELLY.

Madame veut-elle me permettre une question ?

CLÉMENCE.

Parlez, Antoinette.

NELLY.

C'est madame qui a eu l'idée de sa coiffure ?

CLÉMENCE.

Non, c'est ma mère.

NELLY.

Ah ! c'est ça !

CLÉMENCE, un peu surprise.

Qu'est-ce qu'elle a ma coiffure ?

NELLY, souriant.

Elle a... vingt ans de plus que madame. (vivement.) Je demande pardon à madame de me permettre... si madame m'y autorise, je lui essaierai quelques coiffures... mais surtout pas de bandeaux... ils alourdissent le front et empêchent de voir l'oreille... et je suis sûre que madame a une oreille... (Elle va pour relever un peu les cheveux de Clémence.) Madame permet ? (Relevant les cheveux de Clémence.) délicieuse ! Je m'en doutais ! Et qui est ce qui connaît cette oreille-là ? Pas même monsieur, peut-être !... Ah ! madame n'est vraiment pas coquette !

CLÉMENCE.

Oh ! pas du tout.

NELLY.

Comme madame a tort !

CLÉMENCE.

Pour qui le serais-je ?

NELLY.

Madame ne tient donc pas à plaire à son mari ?

CLÉMENCE.

M. Lebrunois s'attache peu à ces détails-là ! Je serais coquette qu'il ne s'en apercevrait même pas.

NELLY.

Raison de plus pour l'être... Si ce n'est pas le mari de madame qui le remarque, ce sera un autre.

CLÉMENCE.

Un autre ?

NELLY.

Et quand une femme commence à plaire aux autres, elle plait tout de suite davantage à son mari.

CLÉMENCE, souriant.

Tiens ! tiens ! tiens ! C'est dans votre dernière place que vous avez appris cela ?

NELLY.

Là et ailleurs... en observant... Et les remarques que je fais à madame ne lui sont pas personnelles, elles peuvent s'appliquer à tous les ménages.

CLÉMENCE, souriant.

Alors continuez, je trouverai peut-être aussi à en faire mon profit.

NELLY, à part.

Je l'espère bien !

CLÉMENCE.

Ainsi, vous me conseillez de changer ma coiffure ?

NELLY.

La coiffure... et le reste. Tout à l'heure j'examinais le linge de madame, en le rangeant ; madame a des jupons... !

CLÉMENCE, soulevant sa robe et découvrant son jupon.

Ils sont très bien mes jupons... toile excellente... c'est solide, résistant.

NELLY.

Oh ! pour ce qui est de la résistance ! Ce sont des jupons de veuve... mais, dans un ménage, il ne faut pas que la femme ait des jupons... trop résistants.

CLÉMENTE, intéressée.

Selon vous, comment doivent-ils être ?

NELLY.

Souples, coquets, gais, froufrounants, comme ça...

Elle soulève sa jupe et découvre un jupon délicieux.

CLÉMENTE, stupéfaite et avec admiration.

Oh !... Inutile de demander si ce jupon-là vient de chez madame Nelly Rozier !

NELLY.

Directement, madame... c'est elle qui me l'a donné.

CLÉMENTE, pudique.

Jamais je ne mettrais un pareil jupon, moi !

NELLY.

Madame croit qu'il ne plairait pas à monsieur ?

CLÉMENTE.

A mon mari ? Ah ! non, par exemple ! Ça le changerait trop des miens !

NELLY.

Qui sait ? Ce ne serait peut-être pas un mal.

CLÉMENTE, inquiète.

Plait-il ?

NELLY, vivement.

Je ne dis pas cela pour le mari de madame plutôt que pour un autre, je parle en général.

CLÉMENTE, rassurée.

Ah ! bien !



NELLY, très insinuante et parlant tout près de Clémence un peu au-dessus d'elle.

Et je dis que souvent il n'est pas mauvais de changer un homme de ses habitudes. Les hommes, madame, sont, à peu près, tous les mêmes... ils aiment le changement, le nouveau... nous l'aimons bien, nous, pourquoi seraient-ils plus parfaits?... Voilà pourquoi il peut y avoir intérêt, pour une femme intelligente, à se transformer, à se renouveler constamment aux yeux de son mari, qui, lui, se trouve ainsi renouvelé en même temps. Il lui semble alors que ce n'est plus toujours la même femme qu'il a, que c'en est une autre, et cette autre, au lieu d'aller la chercher ailleurs, comme cela arrive si souvent, la trouvant chez lui, il y reste plus volontiers.

CLÉMENCE, songeuse et qui a écouté tout ce qui précède avec attention et en réfléchissant.

Oui, c'est possible !

NELLY, à part.

Ça mord ! (A l'adresse d'Albert se tournant vers son bureau.) Crois-tu que c'est gentil ce que je fais pour toi, gredin ? Le crois-tu ? (Haut.) J'ai peut-être eu tort de dire tout cela à madame, elle va s'imaginer que monsieur...

CLÉMENCE.

Oh ! non, heureusement, mon mari n'est pas...

NELLY.

Et puis les hommes ne changent pas tout de suite. Ce n'est guère qu'au bout de trois ou quatre ans de mariage... Madame est mariée depuis combien ?

CLÉMENCE.

Depuis trois ans et demi.

NELLY.

Alors, madame a encore six mois devant elle pour se défendre.

CLÉMENCE, songeuse.

Evidemment... évidemment...

NELLY, changeant de ton.

Madame veut-elle que nous nous occupions de l'envoi de Bayonne ?

CLÉMENCE, r se rappelant déjà plus.

L'envoi de?... Ah! C'est vrai! J'oubliais...

NELLY, à part, voyant l'attitude de Clémence.

Ça fermente! Ça fermente!

CLÉMENCE.

Dites-moi, Antoinette, pensez-vous vraiment qu'une honnête femme... puisse porter des jupons comme le vôtre ?

NELLY, à part.

Allons donc! (Haut.) Madame ne sait donc pas que toutes les honnêtes femmes attendent que les modes soient lancées par les cocottes pour les adopter ?

CLÉMENCE.

C'est juste!... Et vous savez où l'on trouve ces jupons-là ?

NELLY.

C'est moi qui ai été acheter celui-ci.

CLÉMENCE.

Eh bien... c'est de l'enfantillage... J'ai presque envie que vous alliez... m'en acheter un pareil.

NELLY, tranquillement.

Bien, madame.

Elle veut remonter.

CLEMENCE, l'arrêtant d'un geste.

Pendant que vous y serez... prenez-en donc deux.

NELLY.

Mais les chemises de madame vont bien jurer là-dessus !

CLÉMENCE.

Ah ! oui...

NELLY, doucement.

Je pourrais peut-être en acheter deux ou trois... assorties...

CLÉMENCE.

C'est cela !

NELLY, très vite.

Et puis naturellement les bas, les pantalons, les jarretelles... également assortis...

CLÉMENCE.

Je m'en rapporte à vous, Antoinette ; nous allons faire une liste. (Voyant entrer Albert.) Monsieur !... pas un mot devant lui.

## SCÈNE XIX

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, entrant par la droite, deuxième plan, à lui-même.

Encore ensemble ?

NELLY, bas à Clémence.

Madame veut réserver la surprise à monsieur ?

CLÉMENCE, bas.

Oui.

ALBERT, inquiet, à part.

Qu'est-ce qu'elles peuvent bien se dire ?

CLÉMENCE, haut à Nelly.

Allez dans ma chambre, Antoinette, je vous y rejoins.

NELLY.

Bien, madame. (A part, en sortant.) Eh ! bien, je crois que ça en sera une surprise !

Elle sort par la gauche, premier plan.

## SCÈNE XX

CLÉMENCE, ALBERT.

ALBERT, à part, regardant sortir Nelly.

Elle a dû manigancer quelque chose.

CLÉMENCE, se jetant au cou d'Albert et l'embrassant.

Ah ! mon chéri, va !

ALBERT, étonné.

Qu'est-ce qu'il te prend ?

CLÉMENCE.

Plus je vais, plus je suis ravie d'Antoinette... Quand je pense que je ne paie une fille pareille que cinquante francs par mois et dix francs de vin !... Elle vaut le double !... Si tu savais... elle vient de me donner des conseils !...

ALBERT, inquiet, vivement.

Des conseils ?... Quels conseils ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Quoi ? Quoi ?

CLÉMENCE.

Non, non ! Ça, c'est entre nous !

ALBERT.

Entre vous ?

CLÉMENCE.

C'est une surprise.

ALBERT.

Une surprise ?

CLÉMENCE.

Tu verras !... Tu verras !... (Sort vivement par la porte de gauche, premier plan, tout en envoyant de la main des baisers à Albert.) Tiens !

## SCÈNE XXI

ALBERT, puis JEAN, puis LAVIRETTE.

ALBERT, seul, très agité.

Une surprise ?... Ah ! je n'aime pas beaucoup les surprises que je ne connais pas ! (Avec rage.) Mais nom d'un petit honhomme, je ne trouverai donc pas le moyen de me débarrasser !.

JEAN, entrant par le fond.

Monsieur...

ALBERT, bourru.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

JEAN, un peu craintif.

C'est ce monsieur qui est venu hier... et à qui monsieur a donné rendez-vous pour aujourd'hui.

ALBERT, bourru.

Quel monsieur ?

JEAN.

M. Lavirette.

ALBERT.

Ah ! oui, Lavirette... faites entrer... (Jean sort pour chercher Lavirette. Tout à coup frappé d'une idée.) Lavirette !... Mais le voilà peut-être le moyen... un ami de vingt ans... garçon... noceur... Ah !

JEAN, paraissant au fond et annonçant.

M. Lavirette.

Jean fait entrer Lavirette, puis sort.

## SCÈNE XXII

ALBERT, LAVIRETTE.

ALBERT.

Ah ! te voilà, toi !

LAVIRETTE.

Je viens toucher ma pension.

ALBERT.

Ta pension ! Ah ! il s'agit bien de ta pension !

LAVIRETTE, étonné.

Comment ! il s'agit bien ?...

ALBERT, brusquement.

Lavirette, je suis dans le plus épouvantable pétrin !

LAVIRETTE, effrayé.

Tu as mangé mon trimestre !

ALBERT, haussant les épaules.

Ton trimestre ?... Il est dans mon bureau, ton trimestre... tu le toucheras tout à l'heure.

LAVIRETTE, gaiement, s'asseyant à gauche de la table.

Ah ! bon... Alors, tu es dans le plus épouvantable pétrin ?

ALBERT.

Oui, et toi seul peux me tirer de là... J'ai une maîtresse !

LAVIRETTE, indigné.

Toi?... Un homme marié ? Tu n'as pas de sens moral !

ALBERT.

J'ai beaucoup de sens, mais pas celui-là !

LAVIRETTE.

Ainsi, tu as une maîtresse ?

ALBERT.

Quand je dis que j'ai... j'avais une maîtresse, puisque j'ai rompu ce matin même... alors pour se venger, sais-tu ce qu'elle a trouvé ?

LAVIRETTE, vivement.

Elle a écrit à ta femme ?

ALBERT.

Non, elle s'est présentée comme femme de chambre ici, il y a une heure, et ma femme l'a engagée !

LAVIRETTE.

Non ?

ALBERT.

A cinquante francs par mois et dix francs de vin !

LAVIRETTE, se tordant.

Ah ! que c'est drôle ! Ah ! que c'est drôle !

ALBERT.

Tu trouves?... Si tu étais à ma place...

LAVIRETTE.

Mais, mon pauvre vieux, je ne vois pas quel service...

ALBERT.

Ecoute, tu es libre, solide, tu as un esprit qui ne casse rien, tu dois plaire aux femmes.

LAVIRETTE.

Tu ne vas pas me demander de séduire ta maîtresse ?

ALBERT.

Il ne s'agit pas de la séduire, mais de l'emmenner d'ici, de m'en débarrasser... Offre-lui, par exemple, de faire un petit voyage en Italie, en Espagne, enfin où tu voudras.

LAVIRETTE, se levant.

Mon ami...

ALBERT, avec élan.

Et tu sais, si un jour tu as besoin d'une avance, on a beau être conseil judiciaire, on a du cœur !

LAVIRETTE.

Merci. Je vais être franc. Tu m'aurais demandé ce service-là, il y a seulement deux heures, j'aurais peut-être consenti, rien que pour la curiosité de l'aventure, mais à l'heure qu'il est, pas moyen !

ALBERT.

Hein ?

LAVIRETTE.

J'aime, depuis trois ans, une femme adorable... Enfin, elle va être à moi ! Alors, tu comprends, ce n'est pas le moment de me proposer de m'en aller en Italie avec une autre !



ALBERT, avec amertume.

Ah ! les voilà, les amis !... Les voilà ! (Geste de Lavurette, sèchement.) C'est bien ! Je trouverai autre chose, voilà tout !.. (Remontant.) Je vais chercher ton trimestre !

LAVIRETTE, le retenant.

Attends !... J'aurais besoin d'une avance.

ALBERT.

Une avance ?

LAVIRETTE.

Oh ! une dizaine de mille francs.

ALBERT, ricanant.

• Pour manger avec des femmes !... (sèchement.) Jamais, monsieur !

LAVIRETTE.

Mais tu viens de m'offrir à l'instant...

ALBERT.

Inutile d'insister.

LAVIRETTE, ricanant.

Oni. C'est-à-dire que si j'avais accepté d'aller faire un petit voyage avec...

ALBERT, dignement.

Ce n'est pas la même chose ! En aidant un homme à se débarrasser d'une femme, vous rendez service à la société. (Changeant de ton, bon enfant.) Enlève-la et je t'avance quinze mille francs !

LAVIRETTE, refusant.

Puisque je te dis que j'aime...

ALBERT, sèchement.

C'est bien !... Je vais te chercher ton trimestre tout sec !

LAVIRETTE, suppliant.

Lebrunois !...

ALBERT.

Encore ?... Regardez mes pieds, monsieur... ils sont nickelés !

Il sort par la droite, deuxième plan.

## SCÈNE XXIII

LAVIRETTE, seul, puis NELLY.

LAVIRETTE, seul.

Mais il est dégoûtant !... Il va falloir que je m'adresse à un usurier.

NELLY, entrant par la gauche premier plan et s'adressant à la cantonade, sans voir Lavirette tourné de l'autre côté.

Tout de suite, madame, tout de suite !

LAVIRETTE, poussant un cri en apercevant Nelly.

Ah ! Nelly !

NELLY, même jeu, en apercevant Lavirette.

Lavirette !

LAVIRETTE.

Madame Legris !

NELLY, vivement.

Plus bas, malheureux, plus bas !

LAVIRETTE.

Qu'est-ce que vous faites ici ?

NELLY.

Je suis femme de chambre !

Elle va prendre un petit carnet qui est sur la table.

LAVIRETTE, comprenant tout et regardant la porte par où est sorti Albert.

Femme de chambre?... Ici?... Ah! mon Dieu!... mais alors...

NELLY, rapidement.

Si vous m'aimez, vous ne me connaissez pas... vous ne m'avez jamais vue!

VOIX DE CLÉMENCE, à la cantonade.

Eh! bien, Antoinette?

NELLY, allant vers la gauche.

Voilà, madame, voilà!

LAVIRETTE, ahuri.

Antoinette?

NELLY, sur le seuil de la porte à Lavirette lui faisant signe de se taire.

Chut! (Rentrant à gauche, premier plan.) Voilà, madame!

## SCÈNE XXIV

LAVIRETTE, puis LEGRIS.

LAVIRETTE, seul, stupéfait.

La femme de chambre, c'est elle!... Et M. Albert, c'est lui!

LEGRIS, entrant par le fond, à lui-même.

Je viens de l'agence.

LAVIRETTE, apercevant Legris, bondissant et poussant un grand cri de stupéfaction.

Ah! Legris!

LEGRIS, poussant un cri.

Hein ? Lavirette !

LAVIRETTE, hébété.

Legris ! voilà Legris maintenant ! C'est Legris !

LEGRIS, lui serrant la main.

Oui, c'est moi... retour du Congo. Eh ! bien, si je m'attendais...

LAVIRETTE.

Tu connais donc Lebrunois ?

LEGRIS.

Il a épousé ma filleule.

LAVIRETTE, abasourdi.

Il a épousé ta filleule ?

LEGRIS.

Oui. Je me suis installé ici .. et depuis mon retour, je ne peux pas savoir ce qu'est devenue ma femme.

LAVIRETTE, ne comprenant pas, hébété, les yeux fixés sur la porte par laquelle est sortie Nelly.

Ah ! vraiment... tu ne peux pas?...

LEGRIS.

J'a eu beau battre Paris dans tous les sens...

LAVIRETTE, même jeu

Ah ? tu as battu?...

LEGRIS.

Mais tu la connaissais. toi... Tu sais peut-être ce qu'elle est devenue ?

LAVIRETTE, vivement.

Moi?... Je ne sais pas... J'arrive d'Amérique!...

LEGRIS.

Ah ! bah?... Enfin, en désespoir de cause, et sur

le conseil de Lebrunois, je viens de m'adresser à une agence.

LAVIRETTE, ahuri.

Hein?... Et c'est Lebrunois qui t'a conseillé?...

## SCÈNE XXV

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, entrant par la droite, deuxième plan, portant des billets de banque à la main, apercevant Legris.

Tiens, vous êtes là?

LAVIRETTE, à part.

Il faut que je le prévienne!

LEGRIS, placé entre Albert et Lavirette.

J'arrive de l'agence et je causais avec Lavirette.

ALBERT.

Vous vous connaissez donc?

LEGRIS.

Depuis des années!

LAVIRETTE.

Oui, oui, oui.

ALBERT, à Legris en montrant Lavirette.

Ah! vous avez là une bien sale connaissance!

LAVIRETTE, essayant de lui parler.

Albert!...

ALBERT, l'interrompant et lui donnant les billets de banque par devant Legris qui est toujours entre eux deux.

Voici votre trimestre, tout sec!

LAVIRETTE, haut.

Il faut que je te parle...

ALBERT.

Inutile... Je vous ai déjà dit qu'ils étaient nicke-  
lés... (A Legris.) Eh bien?

LEGRIS.

Eh bien, moyennant quinze louis, on m'a promis  
qu'avant vingt-quatre heures je saurai enfin ce qu'est  
devenue ma femme.

ALBERT.

Ce qu'elle est devenue? Ah! je m'en doute!

LEGRIS.

Hein?

LAVIRETTE, à Legris.

Non, il ne s'en doute pas!

ALBERT.

Elle doit faire la fête, sous un nom d'emprunt!

LAVIRETTE, vivement.

Albert, ne dis pas cela!

LEGRIS, furieux.

Ah! crétieux! cocotte?

ALBERT, sans l'écouter, à Legris.

Et à votre place je tâcherais de savoir également  
le nom de son amant... et je divorcerais!

LEGRIS.

C'est vrai! Il a raison!

LAVIRETTE, vivement.

Mais non, il n'a pas raison!

ALBERT, se montant.

Comment? mais non? Je suis son avocat.

Il montre Legris.

LAVIRETTE, à part.

Son avocat! Ah! c'est complet! (A Albert.) Mais...

ALBERT, se fâchant.

Ah! non, en voilà assez!... Je vous prierai de vous mêler de ce qui vous regarde.

LEGRIS, à Lavirette.

Parfaitement! Tu nous embêtes!

LAVIRETTE.

Ah! je vous embête?

ALBERT.

Allez signer votre reçu.

LAVIRETTE.

J'y vais! (A part.) Qu'il se débrouille!

Sort par la droite, deuxième plan.

## SCÈNE XXVI

ALBERT, LEGRIS.

ALBERT, continuant la conversation.

Une fois divorcé, vous retournerez là-bas plus tranquille et débarrassé à jamais.

LEGRIS.

C'est évident!

ALBERT.

Puisque je vous le dis... Je vais téléphoner à l'agence de savoir également le nom de l'amant. (A part, sortant par la gauche, deuxième plan.) S'il ne m'avait pas, tout de même!

## SCÈNE XXVII

LEGRIS, puis NELLY.

LEGRIS, seul, s'asseyant à droite, avec satisfaction.

Très fort, ce garçon-là, et plein de bonnes idées!

A ce moment Nelly paraît à gauche, premier plan. Elle tient à la main une liste qu'elle récapitule à mi-voix. Elle traverse ainsi la scène pour gagner la porte du fond, sans regarder autour d'elle. Au bruit de la porte qui s'est ouverte, Legris a tourné machinalement la tête. En apercevant Nelly, il demeure stupéfait, n'en croyant pas ses yeux et regarde ahuri.

NELLY, lisant la liste.

Deux jupons... deux pantalons... trois chemises...  
bas à jour... jarretelles azur...

Elle disparaît par le fond. Alors Legris se passe la main  
sur les yeux.

## SCÈNE XXVIII

LEGRIS, puis ALBERT, puis LAVIRETTE.

LEGRIS, d'une voix étranglée.

Mais... mais c'est ma femme!

ALBERT, entrant par la gauche, deuxième plan.  
J'ai demandé la communication...

LEGRIS, remontant.

Ma femme!



ALBERT.

Où allez-vous ?

LEGRIS, l'empoignant.

Ma femme ! c'est ma femme !

ALBERT.

Quoi ? votre femme ?

LEGRIS.

Je viens de la voir traverser ce salon.

ALBERT, blagueur.

Allons, bon !... voilà que ça vous reprend... Vous croyez toujours...

LEGRIS.

J'ai reconnu sa voix !

ALBERT.

Elle vous a parlé ?

LEGRIS.

Pas à moi.

ALBERT.

A qui alors ?

LEGRIS.

A personne... elle parlait toute seule.

ALBERT.

Et qu'est-ce qu'elle disait ?

LEGRIS.

Pantalons... chemises... jarretelles... azur !

ALBERT, gaiment.

Hallucination de la vue, hallucination de l'ouïe...  
Vous avez trop tapé sur vos négresses.

Lavirette paraît à droite, deuxième plan.

LEGRIS.

Allons donc ! Je vous dis que j'ai vu ma femme !

LAVIRETTE, à part.

Sapristi !

LEGRIS.

Et elle est partie par là... Ah ! j'en aurai le cœur net.

Il sort vivement par le fond.

## SCÈNE XXIX

ALBERT, LAVIRETTE, puis LEGRIS, puis CLÉ-  
MENCE.

ALBERT, regardant sortir Legris.

Il a un coup de marteau !

LAVIRETTE.

Mais c'est toi qui en as un, imbécile !

ALBERT, se rebiffant.

Monsieur !

LAVIRETTE, le prenant par le collet.

Mais ta femme de chambre... c'est elle !

ALBERT.

Qui, elle ?

LAVIRETTE.

Sa femme à lui, idiot !

ALBERT.

Madame Legris ?

LAVIRETTE.

Autrement dit Nelly Rozier, crétin !

ALBERT, poussant un cri d'effroi et tombant sur le canapé,  
poussé par Lavirette.

Nelly Rozier !

LAVIRETTE.

Ta maîtresse, canaille !

ALBERT, affolé se levant.

Sa femme ! C'est sa femme ! (Prenant Lavirette par le col de sa jaquette et le secouant.) Et tu ne me dis rien, misérable !... Tu me laisses téléphoner !..

LAVIRETTE, voulant se dégager.

Mais tu n'as jamais voulu que je te parle !

ALBERT.

Ah ! tu me payeras ça !

LAVIRETTE.

Tu n'as pas voulu...

ALBERT, envoyant rouler Lavirette sur le canapé et sortant vivement par la porte du fond que Legris a laissée ouverte.

Tu me payeras ça !

LAVIRETTE, seul.

Comment je lui payerai ça ?

Il se lève. — Paraît au fond Albert tenant Legris par le pan de sa jaquette.

ALBERT.

Prosper !

LEGRIS.

Mais...

ALBERT.

Je vous dis que ce n'est pas elle !

LAVIRETTE.

Non ! Ce n'est pas elle !

LEGRIS.

Cependant...

ALBERT.

Il n'y a pas de cependant !... Suis-je votre avocat,

oui, ou non ? Oui, n'est-ce pas ?... Alors faites ce que je vous dis !... Prenez votre chapeau et allons-nous en !

LEGRIS.

Où ça ?

ALBERT.

Ailleurs ! Vous ne pouvez pas rester ici !

LAVIRETTE.

Non, vous ne le pouvez pas !

LEGRIS.

Comment ?

ALBERT.

Un avocat n'a pas le droit de loger un client.

LAVIRETTE, vivement.

C'est formellement interdit.

ALBERT.

Vous entendez, ça compromettrait votre affaire !

LEGRIS, criant.

Mais sapristi ! Ce n'est pas à une minute près...

ALBERT.

C'est ce qui vous trompe... partons !

CLÉMENCE, qui est entrée par la gauche, premier plan.

Vous sortez ?... On va diner.

ALBERT, vivement.

On ne dine pas ici ! Je les emmène tous au restaurant !

CLÉMENCE.

Pourquoi ?

ALBERT, complètement affolé, perdant la tête.

Pourquoi ? Parce que je suis gai... parce que je suis content, parce que les affaires vont bien. Allons !

## SCÈNE XXX

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, entrant par la porte de gauche, deuxième plan.

Madame est servie!

LEGRIS, poussant un cri.

Ah! la voilà ma femme!

NELLY, le reconnaissant.

Mon mari!

CLÉMENCE.

Son mari!

LAVIRETTE.

Tableau!

ALBERT, à part, anéanti.

Ça y est! Ça y est! Ça y est!

Tous les personnages se regardent avec stupéfaction.

Rideau.

---

## ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, puis ALBERT.

Au lever du rideau, la scène est vide... Paraît Jean par la porte de droite, premier plan ; il remonte vers la porte du fond, quand Albert entre par la gauche, deuxième plan.

ALBERT.

M. Legris est levé ?

JEAN.

Oui, monsieur, je viens de lui porter de l'eau chaude pour sa barbe.

ALBERT.

Et comment va-t-il, ce matin, M. Legris ?

JEAN.

Il a l'air d'aller très bien, il est gai, il chante.

ALBERT, à part, furieux.

Il est gai, lui ! Il chante !... (Haut.) Ah ! Jean, dites-moi.

JEAN.

Monsieur ?

ALBERT.

Vous avez porté la lettre que je vous ai remise hier soir pour l'Agence Chambardet ?

JEAN.

Pour l'agence Chambardet ? Oui, monsieur.

ALBERT.

Bon. Dès que la réponse arrivera, vous l'apporterez ici.

JEAN.

Bien, monsieur.

ALBERT.

Allez dire à M. Legris que, dès qu'il sera prêt, je voudrais lui parler.

JEAN.

Oui, monsieur.

Jean rentre à droite, premier plan.

## SCÈNE II

ALBERT, puis CLÉMENCE.

ALBERT, seul, furieux.

Il est gai, lui, il chante !

CLÉMENCE, entrant de gauche, premier plan.

Eh bien ? as-tu vu mon parrain ?

ALBERT.

Pas encore, il s'habille.

CLÉMENCE.

Il doit être dans un état !

ALBERT.

Lui ? Il chante !

CLÉMENCE.

Il chante ?

ALBERT.

Parbleu ! Il ne voit qu'une chose : la signature de sa femme pour vendre ses terrains d'Auteuil !

CLÉMENCE.

Dire qu'il la cherchait partout sa femme, et qu'elle était ici, chez nous !

ALBERT.

Qu'est-ce qu'elle dit, elle ?

CLÉMENCE.

Antoinette ?... c'est-à-dire madame Legris... ou Gilberte, car elle s'appelle Gilberte...

ALBERT, agacé.

Eh ! qu'elle s'appelle Gilberte ou Iphigénie !...

CLÉMENCE.

Après sa rencontre d'hier avec son mari, elle s'est retirée dans sa chambre.

ALBERT.

Et, ce matin, qu'est-ce qu'elle dit ? qu'est-ce qu'elle fait ?

CLÉMENCE.

Elle fait le ménage.

ALBERT.

Le ménage ?

CLÉMENCE.

Oui. Je l'ai trouvée tout à l'heure en train de faire ton bureau.



ALBERT.

Nous ne pouvons cependant pas garder comme domestique la femme de ton parrain, presque ta marraine.

CLÉMENCE.

C'est ce que je lui ai dit; elle n'a rien voulu entendre.

ALBERT.

Oh ! mais elle s'en ira tout de même !

CLÉMENCE.

Tu vas la renvoyer ?

ALBERT, vivement.

Non !... Tu comprends, ce n'est pas une femme de chambre ordinaire .. Ah ! non, pas ordinaire !

CLÉMENCE.

Alors?... Que faire ?

ALBERT.

Une chose bien simple : puisque son mari l'a retrouvée, il faut qu'il la reprenne et qu'il l'emmène.

CLÉMENCE.

Une réconciliation?... Oui !... oui !... tu as raison !.. Ce serait une bonne action.

ALBERT.

Une action méritoire... et qui arrange tout !

CLÉMENCE, attendrie.

Comme tu es bon, mon Albert ! (Tout à coup.) Je vais aller lui dire ton idée.

Elle remonte.

ALBERT, vivement l'arrêtant.

A qui ?

CLÉMENCE.

A madame Legris.

ALBERT.

Ah ! non ! Tu vas me faire le plaisir de ne te mêler de rien.

CLÉMENGE, étonnée.

Mais..

ALBERT.

Il faut d'abord que je parle à Legris.

CLÉMENGE.

Soit !... Dis-lui que partout où sa femme a servi, on en a été très content, qu'elle a des certificats excellents.

ALBERT.

Tu peux être tranquille.

On entend Legris chanter à la cantonade.

CLÉMENGE.

Ah ! voilà mon parrain.

ALBERT, à part, exaspéré.

Et il chante, lui, il chante toujours ! Quel sauvage !

Paraît Legris par la droite, premier plau.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LEGRIS, puis JEAN.

CLÉMENGE.

Bonjour, mon parrain.

LEGRIS.

Tiens ! tu es là, toi aussi ? Bonjour, mignonne. (L'embrassant, tout en s'adressant à Albert.) Il paraît que vous avez à me parler, mon cher Albert ?

ALBERT.

Oui, mon cher Prosper. J'ai réfléchi toute la nuit à votre affaire...

LEGRIS.

Oh ! maintenant que j'ai retrouvé ma femme, ça va aller tout seul... nous divorçons, je vends mes terrains...

ALBERT.

Divorcer !... Il ne pense qu'à divorcer !

LEGRIS.

Dame ! c'est vous-même qui m'avez conseillé hier..

ALBERT.

Hier, c'est possible ; mais aujourd'hui, ce n'est pas la même chose ! Vous ne pouvez plus divorcer !

LEGRIS.

Pourquoi ça ?

ALBERT.

Votre conscience ne vous dit donc rien ?

LEGRIS.

Ma conscience ? Si ! Elle me dit que j'avais une femme qui m'a fait...

ALBERT, avec force, l'interrompant.

Rien du tout, monsieur ! Votre femme n'est pas coupable !

LEGRIS.

Pas coupable ?

CLÉMENCE.

J'en suis également convaincue, mon parrain.

LEGRIS, ricanant.

Vraiment ?

ALBERT, un peu comme s'il plaidait.

Dans les conditions où vous l'avez abandonnée, si

elle était coupable, elle serait devenue cocotte! Et au lieu de ça, quand vous revenez, au bout de trois ans, sans prévenir personne, où la retrouvez-vous? dans l'opulence, sans doute? dans la débauche, peut-être? Non! ici, chez moi, dans une maison honnête! En qualité de quoi? de femme de chambre!

CLÉMENCE.

Avec cinquante francs par mois.

ALBERT.

Et dix francs de vin! Et elle a poussé la délicatesse jusqu'à servir sous un autre nom, pour ne pas compromettre le vôtre, car elle se fait appeler Nelly Rozier.

CLÉMENCE, rectifiant.

Non, Antoinette Pommier, mon ami.

ALBERT, vivement.

Oui, Antoinette Pommier!

CLÉMENCE.

Nelly Rozier, c'est son ancienne maîtresse.

ALBERT.

Oui! oui! Et si vous saviez quels certificats!

LEGRIS, haussant les épaules.

Oh! les certificats!...

ALBERT.

Il ne croit même pas aux certificats!

JEAN, entrant par le fond.

On apporte une lettre pour M. Legris. C'est de l'Agence Chambardet.

LEGRIS, vivement.

Les renseignements sur ma femme! Nous allons bien voir!

Il prend la lettre et veut l'ouvrir.

ALBERT, l'arrêtant.

Mon cher Prosper, je ne connais pas les renseignements qu'on vous envoie, mais je tiens à vous dire, avant que vous ne détachetiez cette enveloppe, que l'Agence Chambardet est connue pour l'exactitude de ses renseignements et son honnêteté.

LEGRIS, ouvrant la lettre et lisant.

« Monsieur, votre femme est la plus noble, la plus » digne et la plus vertueuse des femmes...

Il s'arrête, un peu étonné,

ALBERT, à part.

Ça m'a coûté mille francs, mais je ne les regrette pas !

LEGRIS, lisant.

« Vous avez quitté Paris, il y a trois ans, en abandonnant votre femme avec un frère sur les bras... » Réduite bientôt à la misère...

CLÉMENCE, émue.

Oh !

ALBERT, jouant l'émotion.

Oh !

LEGRIS, lisant et s'émotionnant à mesure.

« ... sans pain... sans feu...

CLÉMENCE, même jeu.

Pauvre femme !

ALBERT, même jeu.

Ah ! c'est horrible ! (A Legris.) Continuez, monsieur, continuez !

LEGRIS, lisant.

« ...la sublime créature, pour gagner sa vie et celle » de son frère, n'hésita pas à entrer, comme femme » de chambre, sous le nom d'Antoinette Pommier,

» dans une riche famille américaine aujourd'hui dé-  
» cédée.

ALBERT, à part, gaiment.

Décédée! Allez donc!

LEGRIS, lisant.

« Après un court passage chez une cocotte nommée  
» Nelly Rozier, où elle ne voulut pas rester par  
» vertu...

ALBERT.

Par vertu! Vous entendez, monsieur, par vertu!

LEGRIS, lisant.

« ... elle est aujourd'hui en service chez M<sup>o</sup> Albert  
» Lebrunois, une des gloires du barreau. »

ALBERT, triomphant.

Eh bien? Qu'est-ce que je vous disais?

CLÉMENCE, qui pleure.

Oh! pauvre femme! pauvre femme!

LEGRIS, ébranlé.

Ah! mais!... Ah! mais!...

ALBERT.

Et pendant ces trois ans de servitude, quelle a été  
votre conduite, à vous? Vous avez vécu comme un  
Turc, vous vous êtes payé un harem... Est-ce vrai?

LEGRIS.

C'est vrai!

CLÉMENCE, avec reproche.

Vingt-six femmes!

ALBERT.

Et quelles femmes? des négresses! Vous ne l'avez  
même pas trompée avec des femmes de sa couleur!

LEGRIS.

C'est vrai!

ALBERT, indigné.

Et vous venez encore me parler de divorcer ? Ah, fi ! Prosper ! Ah, fi !

CLÉMENTE, gentiment.

Mon parrain !

LEGRIS, les prenant tous les deux par la main.

Mes amis, un conseil. Sincèrement, que feriez-vous à ma place ?

CLÉMENTE.

Je me jetterais aux pieds de ma femme, et je lui dirais : « Pardonne-moi ! »

ALBERT, vivement.

Et j'ajouterais : « Fais ta malle et viens avec moi, je t'emmène !... au Congo ! »

LEGRIS.

Vous croyez qu'elle me suivrait ?

ALBERT.

Il le faut ! Et je partirais, et pas demain, aujourd'hui, tout de suite ! Voilà ce que je ferais !

LEGRIS, très ébranlé.

Ah !

CLÉMENTE.

Au lieu de l'emmener si loin, pourquoi ne pas rester ici, près de nous, à Paris ?

ALBERT, vivement.

Ah ! non ! Il a des intérêts là-bas ! Et puis, nous n'avons pas trop de colons dans nos colonies.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant par le fond avec deux grands cartons plats.  
On apporte ces cartons pour madame.

CLÉMENCE, vivement, allant à lui.

Je sais ce que c'est. Mettez-les dans ma chambre...  
J'y vais.

Jean entre à gauche, premier plan.

ALBERT, bas, désignant Legris qui est allé s'asseoir sur le  
canapé à gauche et qui réfléchit.

Il en tient !

CLÉMENCE, bas.

Tu as été si éloquent ! Ah ! je suis fière de toi !

Elle l'embrasse et se dirige vers la porte de gauche, pre-  
mier plan.

ALBERT, à part.

Moi aussi !

LEGRIS, résolument, se levant.

Où est ma femme ?

ALBERT.

Vous êtes décidé ?

LEGRIS.

Oui !

CLÉMENCE, à part, joyeuse.

Allons donc !

Elle disparaît par la gauche, premier plan.



## SCÈNE V

ALBERT, LEGRIS.

LEGRIS.

Où est-elle?

ALBERT.

Sonnez, elle viendra.

LEGRIS.

Bon. Laissez-moi.

ALBERT.

Et puis de l'émotion ; tâchez de pleurer, les femmes s'y laissent toujours prendre.

LEGRIS.

Diable ! Pleurer, moi ?... J'arrive d'Afrique, je suis un dur-à-cuire.

ALBERT.

Je vais vous indiquer un truc.

LEGRIS.

- Pour pleurer ?

ALBERT.

Oui. (Il fait ce qu'il dit.) Vous tirez votre mouchoir, vous avez l'air de vous essuyer les yeux... et vous vous pincez fortement le bout du nez... ça fait venir les larmes.

LEGRIS.

Allons donc ?

ALBERT.

C'est un moyen infailible. Je l'ai employé vingt fois.

LEGRIS.

Avec les femmes ?

ALBERT.

Non, au Palais... C'est ce que nous appelons « plaider humide » !... Vous avez bien compris ?

LEGRIS.

Oui... oui.

ALBERT.

Sonnez ! (A part) Ah ! Seigneur, pourvu qu'il l'em-mène ! (Haut.) Je suis là dans mon bureau. (En sortant.) Et plaidez humide !

Il disparaît par la droite, deuxième plan.

## SCÈNE VI

LEGRIS, puis NELLY.

LEGRIS, seul, allant sonner à gauche.

C'est drôle, la vie ! Je sonne la bonne, et c'est ma femme qui va venir ! (Paraît Nelly par le fond. En apercevant son mari, elle ne peut réprimer un mouvement. — A part.) C'est elle !

NELLY, à part.

Lui ! .. (Haut, descendant.) C'est monsieur qui a sonné ?

LEGRIS.

Oui !... Ecoutez, Gilberte...

NELLY, l'interrompant, et froidement.

Gilberte ? Connais pas, monsieur !

LEGRIS.

Madame Legris, alors ?

NELLY.

Connais pas non plus.

LEGRIS.

Enfin, comment voulez-vous que je vous appelle ?

NELLY.

Que monsieur m'appelle Antoinette .. comme tout le monde... je suis femme de chambre.

LEGRIS.

Je sais tout !

NELLY, à part.

Hein ?

LEGRIS.

Je connais votre existence depuis notre séparation.

NELLY, à part, très ennuyée, se méprenant.

Fichtre !

LEGRIS, continuant.

Je sais que, réduite à la misère... sans pain,... sans feu...

NELLY, à part, stupéfaite et ne comprenant plus.

Hein ?

LEGRIS, continuant.

... vous êtes entrée comme femme de chambre dans une riche famille américaine aujourd'hui décadée !

NELLY, qui s'est retournée peu à peu, le regardant abasourdie.

Qui est-ce qui vous a dit ça ?

LEGRIS, cherchant la lettre dans sa poche.

Une agence de renseignements... la meilleure de Paris...

NELLY.

Non ?

LEGRIS, lui donnant la lettre.

... à laquelle je m'étais adressé pour vous retrouver et qui m'a envoyé cette lettre ce matin.

NELLY, qui a pris la lettre et l'a parcourue des yeux rapidement, à part.

Oh! il y a de l'Albert là-dessous!

LEGRIS.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux plus que vous soyez femme de chambre?

NELLY.

Mais... que voulez-vous que je devienne?

LEGRIS.

Ce que je veux?.. Je veux d'abord que vous me pardonniez de vous avoir injustement soupçonnée et que nous reprenions la vie commune.

NELLY.

La vie commune?

LEGRIS.

Oui! oui! Venez! Partons! Et pas demain, non, aujourd'hui! tout de suite!

NELLY.

Tout de suite? (A part, à l'adresse d'Albert.) Oh! non! le petit Albert s'en tirerait à trop bon compte!

LEGRIS.

Eh bien?

NELLY, lui rendant la lettre.

Eh bien... je refuse.

LEGRIS.

Vous refusez?

NELLY, se mettant à épousseter ça et là.

Je veux rester femme de chambre.

LEGRIS, suivant Nelly.

Hein ? Mais ce n'est pas sérieux !

NELLY, allant et venant en faisant le ménage, essuyant un meuble, rangeant des papiers, des fleurs, etc.

Pourquoi voulez-vous que je change ? Je n'ai jamais été aussi heureuse, aussi tranquille... Plus de soupçons, de scènes continuelles... On a pour moi des égards, des prévenances... choses auxquelles je n'étais pas habituée de votre part.

LEGRIS, qui l'a suivie. — Avec émotion.

Puisque je ne serai plus jaloux.

NELLY.

Oh ! ça !

LEGRIS.

Jamais !.. Voyons, Antoinette... non, Gilberte...

Il la prend par la taille.

NELLY, sévèrement, lui donnant un coup sur les doigts.

Voilà que vous devenez familier avec les femmes de chambre ?

LEGRIS.

Puisque je reconnais mes torts ?

NELLY.

Et vous croyez que ça suffit ?.. Après la façon dont vous m'avez abandonnée ? Ce serait vraiment trop commode !

LEGRIS, s'attendrissant.

Alors ?.. Tu ne me pardonneras.. jamais ?

NELLY.

Plus tard... nous verrons... quand vous aurez expié !

LEGRIS.

Expié ?

NELLY.

Oui.

LEGRIS, très ému, des larmes dans la voix, prenant les mains de Nelly.

Alors quoi?.. Tu aurais le cœur de me laisser retourner tout seul au Congo... au milieu de ces négresses... (se reprenant.) de ces sauvages qui portent leurs boucles d'oreilles dans le nez ?

NELLY, à part, se dégageant.

Ah ! non ! s'il s'attendrit, moi, je me connais...

LEGRIS, de plus en plus ému.

Que de fois, là-bas, j'ai pensé qu'il y avait ici une femme... que j'avais quittée... d'une façon pas bien.

NELLY, à part.

S'il pleure, je suis perdue !

LEGRIS, pleurant.

Et depuis que je l'ai revue...

NELLY, très troublée.

Mon ami, je vous en prie...

LEGRIS, s'essuyant les yeux avec la main, — stupéfait.

Hein ? Mais je pleure !

NELLY, très émue.

Non, non ! il ne faut pas !

LEGRIS.

Mais je pleure pour de bon !

NELLY, sans comprendre.

Comment, pour de bon ?

LEGRIS, emballé.

Oui ! Et lui qui m'avait donné un truc pour pleurer... afin de t'attendrir !

Qui ça ?

NELLY.

Mais Lebrunois !

LEGRIS.

Hein ?

NELLY, furieuse.

LEGRIS.

On fait semblant de s'essuyer les yeux, on se pince fortement le bout du nez...

NELLY, indignée.

Ah ! c'est trop fort !.. Des larmes truquées ! (A l'adresse de Lebrunois.) Ah ! je comprends !.. Et moi qui me laissais attendrir !

LEGRIS.

Gilberte !

NELLY.

Rien du tout, monsieur !

LEGRIS, suppliant.

Puisque je pleure réellement !

NELLY, sèchement.

Trop tard !.. Vous pouvez retourner tout seul au Congo !

LEGRIS, allant vivement vers la porte de droite, deuxième plan, — appelant.

Albert ! Viens ! Viens vite !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, entrant vivement de droite, deuxième plan.

Eh bien ?

LEGRIS.

Elle refuse !

ALBERT.

Elle refuse ! (A part.) Il n'a pas dû assez pleurer.

LEGRIS.

Parle-lui, toi, dis-lui...

ALBERT.

Oui!.. (A Nelly.) Madame, cet excellent homme est le parrain de ma femme, presque mon parrain... (Il désigne Legris et s'attendrissant.) et c'est à ce titre que je m'associe à ses regrets, à sa prière, à son désespoir... que dis-je ? à ses larmes, oui, ses larmes !

LEGRIS, à part, ému.

Il parle bien !

ALBERT, tirant son mouchoir.

Et rien qu'en prononçant ces mots : ses larmes...

NELLY, à part, le voyant tirer son mouchoir.

Oui, oui, mon bonhomme, pince-toi le nez !

LEGRIS, à part, voyant le jeu de scène d'Albert.

Oh !

ALBERT.

... je sens les miennes qui me serrent la gorge...

LEGRIS, vivement, bas.

Non ! pas ça !

ALBERT, bas.

Laisse donc ! (Haut.)... qui m'étouffent...

Il fait semblant de s'essuyer les yeux et se pince le nez.

NELLY, lui arrachant le mouchoir, et froidement.

Inutile, je connais le truc.

ALBERT.

Hein ?



NELLY, montrant Legris.

Monsieur me l'a dévoilé tout à l'heure.

ALBERT, à part.

Est-il bête !

NELLY, à Albert.

Monsieur n'en a pas un autre à essayer ?

ALBERT, naïvement.

Non !.. c'est-à-dire...

NELLY.

Alors, restons-en là.

Elle se dirige vers la gauche, premier plan.

LEGRIS, suppliant.

Gilberte !

NELLY, froidement.

Pardon, il faut que j'aille habiller madame.

ALBERT.

Ecoutez-moi !

NELLY.

Inutile, monsieur ! (Bas, à Albert.) J'ai une mission à remplir.

ALBERT, exaspéré, à part.

Ah ! Ah !! Ah !!!

NELLY, sortant par la gauche, premier plan. et du seuil de la porte, à l'adresse d'Albert.

Une mission !

## SCÈNE VIII

ALBERT, LEGRIS, puis LAVIRETTE.

LEGRIS, à lui-même.

Ah ! que faire pour la décider ?

LAVIRETTE, entrant par le fond.

C'est moi !.. Je viens prendre des nouvelles.

ALBERT, avec rage.

Elle refuse de s'en aller !

LEGRIS.

Elle dit que je n'ai pas assez expié !

LAVIRETTE, ahuri.

Expié ?

LEGRIS, tout à coup.

Oh ! quelle idée !

ALBERT.

Que voulez-vous faire ?

LEGRIS, à lui-même.

Mais oui !

ALBERT, inquiet.

Prosper !

LEGRIS.

Non, tout à l'heure... Je n'ai pas le temps... (il sort en appelant.) Jean ! Jean !

Sortie par la droite, premier plan.

## SCÈNE IX

ALBERT, LAVIRETTE.

ALBERT.

Quand quelqu'un a une idée dans cette maison, je ne suis jamais tranquille. (Courant à la suite de Legris.) Prosper ! Prosper !

LAVIRETTE, l'arrêtant.

Attends !.. Une chose très importante !

ALBERT, vivement et inquiet.

Quoi encore ?

LAVIRETTE.

Depuis que je sais que tu as été l'amant de Nelly, (Avec écœurement.) c'est fini ! je ne pourrais plus la voir !

ALBERT.

C'est tout ce que tu as à me dire ?

Il veut s'en aller.

LAVIRETTE, le retenant.

Non !.. Je suis décidé à m'étourdir, à faire la noce.

ALBERT.

C'est ça, fais la noce !

Même jeu.

LAVIRETTE, même jeu.

C'est aussi ton avis ?

ALBERT, même jeu.

Tout à fait !

LAVIRETTE, même jeu.

Alors, mon ami, prête-moi dix mille francs. (Albert le regarde sans comprendre.) Dame ! pour faire la noce !

ALBERT, ricanant.

Dix mille?... Ah ! Ah !... (Designant ses pieds à lui.) Non, mais regarde-les !

LAVIRETTE, froidement. .

Bon, bon, ne discutons pas .. Je vais les demander à ta femme, en lui expliquant...

Il veut remonter vers la gauche.

ALBERT, l'arrêtant vivement.

Hein ?... Mais ce serait ignoble !

LAVIRETTE, froidement.

Bon, bon, ne discutons pas... Je vais les demander à Legris, en lui expliquant..

Il veut se diriger vers la droite, premier plan.

ALBERT, même jeu.

Ah ! non!... Voyons, tu dois bien comprendre...

LAVIRETTE.

Rien ! (se frappant le front.) J'ai l'intelligence nicke-lée !

ALBERT.

Mais c'est du chantage !

LAVIRETTE.

Tu l'as dit... (Tirant sa montre.) Et je te conseille de te dépêcher, car, dans cinq minutes, ce sera quinze mille.

ALBERT, à part.

Il me tient ! (Haut.) Mon petit Lavirette, écoute-moi...

LAVIRETTE.

Avec d'autant plus de plaisir que ça me rapportera cinq mille francs de plus.

ALBERT, vivement.

Ah ! non !... (A part, furieux.) Bon sang de bon sang ! Voilà une affaire qui m'aura coûté cher ! (Haut.) Suis-moi, je vais te les avancer.

Il se dirige vers la droite, deuxième plan.

LAVIRETTE, rectifiant.

Pardon... me les prêter.

ALBERT.

Prêter, avancer, c'est la même chose.

LAVIRETTE.

Ah ! non !... Une avance, ce serait sur mon compte... un prêt, c'est sur le tien.

ALBERT, à part.

Ah ! oui, elle m'aura coûté cher !

Il sort à droite, deuxième plan.

LAVIRETTE, seul.

Et si tu les revois jamais, ces dix mille francs-là, mon vieux !... Il me doit bien ça !

Il va suivre Albert au moment où paraissent Jean et François.

## SCÈNE X

LAVIRETTE, JEAN et FRANÇOIS.

Jean, précédant François, entre par le fond.

JEAN, faisant entrer François.

Si monsieur veut entrer ?

LAVIRETTE, à part.

François ! ici !

JEAN.

Je vais prévenir M. Lebrunois.

LAVIRETTE, vivement, à Jean.

Non, non, c'est inutile.

FRANÇOIS, à part.

Ah ! M. Lavirette !

LAVIRETTE, à Jean.

M. Lebrunois va revenir... Allez ! (Jean sort par le fond. — A François.) Qn'est ce que tu viens faire ici ?

FRANÇOIS, pleurant presque.

Je ne sais pas ce qu'est devenue ma sœur ! Elle n'est pas rentrée coucher hier... Alors, en voyant

mon inquiétude, Auguste m'a conseillé de m'adresser ici, chez M. Lebrunois.

LAVIRETTE.

Une jolie idée qu'il a eue là ! Ta sœur va bien, très bien. File.

FRANÇOIS.

Vous l'avez vue ? Où est-elle ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

LAVIRETTE, voulant le faire sortir.

Rien. Mais ta présence dans cette maison pourrait lui causer une foule d'ennuis. Va-t'en !

FRANÇOIS, redescendant.

Vous me cachez quelque chose ! Il lui est arrivé un malheur !

LAVIRETTE.

Non !

FRANÇOIS, éclatant en sanglots.

Si ! Si ! Quoi ? Quoi ?

LAVIRETTE.

Pas si haut !

FRANÇOIS, hurlant.

Quoi ? Quoi ? Je veux le savoir !

LAVIRETTE, lui mettant une main sur la bouche.

Tais-toi donc ! Et va-t'en, va-t'en vite !

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LEGRIS.

LEGRIS, entrant par la droite, premier plan, et s'adressant à la cantonade.

Vous m'avez bien compris, Jean, n'est-ce pas ? Dans ma chambre.

LAVIRETTE, à part.

Legris ! Saprستي !

LEGRIS, poussant un cri de surprise en voyant François.

Ah ! par exemple ! François !

FRANÇOIS, à part, ahuri.

Le père Legris ! Mon beau-frère !

LEGRIS.

Tu viens voir ta sœur ?

LAVIRETTE, vivement.

Oui ! Oui !... (Bas à François, et vivement.) Pas un mot !  
Tu es intelligent, fais l'idiot !

FRANÇOIS, à part.

L'idiot ? Bon !

LEGRIS, à lui-même.

Son frère ! Il pourra peut-être la décider à me pardonner... (Haut, à Lavirette.) Laisse-nous.

LAVIRETTE.

D'autant plus volontiers que j'ai dix mille francs qui courent, j'ai peur qu'ils ne se sauvent ! (Il remonte, et voyant François qui lui fait un signe d'intelligence, à part.) Il a compris !

Il entre à droite, deuxième plan.

## SCÈNE XII

LEGRIS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, à part.

Faut faire l'idiot, attention !

LEGRIS, allant à François et lui prenant les mains.

Ce bon François!... Je vois avec plaisir que tu n'as pas déperî.

FRANÇOIS, prenant un air idiot.

Ah?

Tous les « ah ? » idiots de François doivent être faits très en dehors et avec une figure qui rit tout le temps d'un rire d'abruti.

LEGRIS.

Tu as une mine superbe.

FRANÇOIS, même jeu.

Ah?

LEGRIS.

Assieds-toi. J'ai un grand service à te demander.

Ils s'assoient sur le canapé à gauche.

FRANÇOIS, même jeu.

Ah?

LEGRIS.

Te voilà presque un homme, tu as dix-huit ans.

FRANÇOIS, même jeu.

Ah?

LEGRIS, à part.

Comment? « Ah ? »... Il ne sait plus son âge? Qu'est-ce qu'il a?... (Haut, lui tapant sur l'épaule.) Voyons, voyons, mon garçon, c'est l'émotion de me revoir qui te coupe la parole... Ça va se passer... J'ai à te parler sérieusement de ta sœur.

FRANÇOIS, à part, attentif.

Ah!

LEGRIS.

Tu juges de ma surprise quand je l'ai retrouvée femme de chambre.



FRANÇOIS, sincèrement et stupéfait.

Ah ?

LEGRIS.

Eh bien, oui, femme de chambre, ici.

FRANÇOIS, même jeu.

Ah ?

LEGRIS, à part, s'énervant.

Il commence à m'agacer avec ses « ah ! » (Haut.)  
Ta sœur, je te dis ! Je ne te parle pas du Grand-Turc,  
cependant ! Ta sœur !... Tu as une sœur !

FRANÇOIS, refaisant l'idiot.

Ah ?

LEGRIS, le regarde, le prend par sa veste, le met debout  
et lui crie, furieux.

Une sœur !... qui est ma femme !. . puisque je l'ai  
épousée !

FRANÇOIS, même jeu.

Ah ?

LEGRIS, à part.

Quelle brute ! (Haut, hurlant exaspéré.) C'est même  
comme ça que je suis devenu ton beau-frère !

FRANÇOIS, même jeu.

Ah ?

LEGRIS, exaspéré, se plantant devant François.

Ecoute-moi bien, François ; si tu me dis encore  
une fois « ah ! » je te flanque une gifle !

Il lève la main.

FRANÇOIS, se sauvant effaré et criant.

Ah !

LEGRIS, le menaçant.

Veux-tu rester là ?

FRANÇOIS, même jeu.

Ah! Ah!

LEGRIS, même jeu.

Veux-tu te taire?

FRANÇOIS, même jeu.

Ah! Ah! Ah!

Il va tomber assis sur le siège à gauche de la table. —  
Paraît Valentine par le fond.

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, entrant vivement, effrayée, et descendant à gauche.

Mon Dieu! Que se passe-t-il donc?

LEGRIS, hors de lui.

Madame! Je ne vous connais pas, mais je vous fais juge!... Voilà un animal... mon beau-frère... avec qui je cause depuis un quart d'heure, et je ne peux pas en tirer autre chose que ce simple mot: « ah! »

VALENTINE, étonnée.

Ah?

LEGRIS, bondissant.

Vous aussi!

FRANÇOIS, à part.

Ça, c'est drôle!

VALENTINE, à Legris.

Qu'est-ce qui vous prend? J'entre dans ce salon, je vous trouve bousculant ce garçon, vous me prenez à parti et vous me bousculez aussi?... Pardon,

mon cher monsieur, mais je crois que vous ne m'avez pas bien regardée ?

FRANÇOIS, à part.

Attrape !

LEGRIS.

C'est vrai ! Je vous prie de m'excuser... mais c'est de la faute de cet imbécile !... Cet idiot !... Ce cré-tin !...

VALENTINE, souriant.

Si vous causiez avec lui dans ces termes, ce n'était guère le moyen de le rendre expansif.

FRANÇOIS, à part.

Elle est très gentille !

VALENTINE, souriant.

Voulez-vous que j'essaie, moi ?

LEGRIS.

Je vous en prie. Les femmes ont peut-être des moyens que nous n'avons pas de rendre intelligents les imbéciles.

VALENTINE, tout en allant à François.

Peut-être ! Elles rendent bien quelquefois imbéciles les gens intelligents. (A François, très doucement.) Voyons, mon petit ami. (François se lève et enlève sa casquette qu'il pose sur la table.) Pourquoi faites-vous la mauvaise tête ? Vous m'avez l'air cependant d'un excellent garçon.

Elle lui prend la main.

FRANÇOIS, troublé.

Ah !

- Ce « ah » exprime comme le plaisir de quelqu'un qu'on chatouillerait agréablement.

LEGRIS, à part, agacé.

Ça y est !

VALENTINE, continuant.

Très doux... très gentil....

FRANÇOIS, de plus en plus troublé, et le « Ah ! » plus accentué encore.

Ah !

LEGRIS.

Il me rendra enragé avec ses « ah ! »

Il se bouche les oreilles.

VALENTINE.

Voulez-vous bien me répondre, à moi ?

FRANÇOIS, bas, avec feu.

Oui !!

VALENTINE, souriant.

Allons donc !

FRANÇOIS, entraînant Valentine loin de Legris. et bas, avec élan.

Donnez-moi votre adresse, j'irai vous voir !

VALENTINE, poussant un cri et s'éloignant.

Hein ?

LEGRIS.

Quoi ?

VALENTINE, vivement.

Rien !... Décidément, je renonce à le faire parler ;  
(A part.) quand il parle, il devient trop éloquent !

LEGRIS, furieux.

Eh bien, moi, je n'y renonce pas !... (A lui-même.)  
Puisqu'il est là, il va m'aider à expier ! (Prenant François par le bras et l'entraînant.) Viens dans ma chambre !

FRANÇOIS, regardant Valentine, et avec un soupir, en sortant.

Ah!!!

Il disparaît par la droite, premier plan, tiré par Legris, tout en poussant des « ah! »

## SCÈNE XIV

VALENTINE, puis NELLY.

VALENTINE, seule.

Voilà un collégien qui n'est pas en retard pour son âge! . Voyons, on m'a dit que Clémence s'habillait... Je suis seule... c'est le moment de la revoir, cette femme de chambre... (Elle sonne à droite.) La femme de chambre de Nelly Rozier?... Allons donc! Je suis sûre que c'est Nelly Rozier elle-même!

Un temps, — puis Nelly paraît par la gauche, deuxième plan.

NELLY, entrant, — à part en apercevant Valentine.

Elle!... (Haut.) C'est madame qui a sonné?

VALENTINE.

Oui, mademoiselle. Madame Lebrunois sera-t-elle bientôt prête?

NELLY.

Dans un instant, madame; elle s'habille.

VALENTINE.

Est-ce que ce sera long?

NELLY, un peu narquoise.

Non, madame. En attendant, madame ne désire pas voir monsieur?

VALENTINE, la regardant surprise.

Voilà une question, mademoiselle, qui m'étonne un peu, venant de votre part.

NELLY.

Pourquoi, madame?

VALENTINE.

Parce que je ne suppose pas que ce soit dans votre dernière place qu'on vous ait habituée, quand quelqu'un venait voir madame, à proposer de voir monsieur.

NELLY.

Lorsqu'une femme de chambre est tant soit peu intelligente, madame, on n'a pas besoin de lui dire qui on vient voir dans une maison, elle le devine tout de suite.

VALENTINE.

Oh! mais vous êtes une personne très précieuse.

NELLY.

Madame est trop indulgente. Alors... qui faut-il prévenir? Madame ou M. Lebrunois?

VALENTINE.

Madame Lebrunois.

NELLY.

Bien.

Elle se dirige vers la porte de gauche, premier plan.

VALENTINE, à un moment où Nelly va sortir, — appelant.  
Nelly Rozier!

NELLY, se retournant machinalement.  
Quoi?

Elle s'arrête interdite et fait un geste d'impatience.

VALENTINE, vivement, triomphante.

Ah!... (Un temps. — souriant.) C'est un vieux moyen, mais qui réussit toujours.

NELLY, prenant son parti.

Eh bien, oui, madame, je suis Nelly Rozier.

VALENTINE, avec satisfaction.

Ah !... j'avais bien deviné.

NELLY.

Vous avez quelque chose à me dire ?

VALENTINE.

Peut-être !

NELLY, très aimable.

Moi aussi, car si je suis entrée ici comme femme de chambre, c'est que je voulais vous connaître.

VALENTINE.

Moi ?

NELLY.

Oui.

VALENTINE.

Et maintenant que vous me connaissez?...

NELLY.

Je vois que vous avez assez d'esprit pour que nous parlions à cœur ouvert... (sur un geste de Valentine.)  
Nous ne pouvons qu'y gagner toutes les deux.

VALENTINE, après une légère hésitation.

Soit !

NELLY.

Eh bien, s'il vous était prouvé qu'un homme qui vous fait la cour se moque de vous?...

VALENTINE, l'interrompant.

Inutile. Vous oubliez qu'hier... là, quand je suis entrée... je vous ai surprise embrassant M. Lebrunois.

NELLY, souriant.

Surprise? Non! Je ne l'embrassais que parce que vous entriez.

VALENTINE.

Ah! c'était pour moi que...? Tous mes compliments... Ce baiser-là, c'est une trouvaille.

NELLY.

Je tenais à vous édifier sur son compte.

VALENTINE.

Et ça m'a édifiée tout de suite.

NELLY.

Alors, puisque vous êtes édifiée, vous n'éprouveriez pas un certain plaisir à lui jouer un mauvais tour?

VALENTINE.

Il me semble que ce serait là un sentiment bien naturel.

NELLY.

N'est-ce pas?

VALENTINE.

Seulement, quel mauvais tour pourrait-on bien lui jouer?

NELLY.

Celui qui lui sera le plus sensible.

VALENTINE.

Lequel?

NELLY.

Le mettre dans l'impossibilité, à l'avenir, de tromper sa femme.

VALENTINE.

Oui, mais comment arriver à rendre un homme fidèle? et malgré lui?



NELLY, cherchant.

Ah ! voilà !... Il nous faudrait une preuve de son infidélité, preuve indiscutable, menaçante, par laquelle nous le tiendrions.

VALENTINE.

Oui, c'est ça !... Vous n'avez pas de lui quelque lettre compromettante ?

NELLY.

Si... mais pas signée... (Cherchant.) Qu'est-ce qu'on pourrait bien trouver ?

VALENTINE.

Eh bien, je m'en charge et avant un quart d'heure...

NELLY.

Un quart d'heure?... (Avec admiration.) Si vous faites ça !...

VALENTINE.

Je le ferai. J'ai une revanche à prendre sur votre baiser d'hier.

NELLY.

En ce cas, je suis tranquille. (Remontant vers la porte gauche, deuxième plan.) Alors je vous le livre... Nous sommes bien d'accord ?

VALENTINE.

Bien d'accord.

NELLY, tout près de sortir.

Décidément nous étions faites pour nous entendre.

VALENTINE.

Tout à fait.

Nelly sort, deuxième plan gauche. — Valentine, seule, va sonner à gauche et reste un instant à réfléchir à ce qu'elle va faire. — Jean paraît par le fond.

VALENTINE.

Voulez-vous prévenir M. Lebrunois que je voudrais lui parler ?

Jean sort par la porte, deuxième plan droite. — Valentino redescend en scène tout en réfléchissant.

VALENTINE, à elle-même.

Il s'agit de lui faire écrire une lettre compromettante.

## SCÈNE XV

ALBERT, VALENTINE.

ALBERT, entrant de droite, deuxième plan.

Vous! C'est bien vous qui me demandez ?

VALENTINE, jouant la comédie, et avec une émotion exagérée.

Oui, hier je vous avais quitté souffrant, j'ai rêvé de vous toute la nuit.

ALBERT, avec joie.

De moi ?

VALENTINE.

Je vous voyais malade, très malade, et ce matin... q'a été plus fort que moi... j'avais besoin de vous voir, pour être rassurée.

ALBERT.

Vrai? Vous avez pensé à moi? .. Mais alors, je ne vous suis donc pas tout à fait indifférent ?

VALENTINE, jouant la confusion.

Mon ami...

ALBERT, insistant.

Mais alors vous avez donc pour moi un peu de...

Il veut lui prendre la taille.

VALENTINE, se défendant mollement.

J'ai eu tort de venir... de vous dire cela...

ALBERT.

Au contraire; vous savez bien que je vous aime, que je vous aimerai toujours!

VALENTINE.

Ah! quand vous me parlez... quand vous me regardez ainsi, je ne sais ce que j'éprouve.

ALBERT.

Je vais vous le dire : une sorte de griserie!

VALENTINE, vivement.

Où, c'est ça!

ALBERT, plus pressant.

Eh bien, ça, c'est de l'amour!... (Elle veut répondre.)  
Laissez-moi parler... j'ai tant de choses à vous dire.

VALENTINE, se défendant mal.

Non, non... Albert... pas ici!

ALBERT.

Vous avez raison, pas ici... chez vous.

VALENTINE.

Non plus!... Ni ici ni chez moi.

ALBERT.

Où ça, alors?... Ecoutez, j'ai un ami qui a une garçonnière...

VALENTINE, vivement, indignée.

Dont vous vous êtes déjà servi?

ALBERT.

Moi? Jamais! . . Je vous attendais!

VALENTINE.

Vous me jurez que vous serez respectueux, au moins?

ALBERT.

Tant que vous voudrez!... Je vous le jure!... (Plus bas.) Alors?... demain?...

VALENTINE, cherchant.

Demain?... Impossible!... je vais chez ma couturière.

ALBERT.

Après-demain?

VALENTINE.

Oui!... Non! j'ai du monde à déjeuner, je ne sais pas à quelle heure ils s'en iront.

ALBERT, timidement.

Je n'ose pas vous proposer... aujourd'hui?

VALENTINE, cherchant.

Aujourd'hui?... Je ne vois rien.

ALBERT, vivement.

Vous êtes libre? Profitons-en, Valentine.

VALENTINE.

Mais vous n'aurez pas le temps de prévenir votre ami?

ALBERT, très emballé.

Je vais lui écrire, je lui fais porter la lettre, dans un quart d'heure il l'aura. . Si! si!... Oh! Valentine! Valentine!... Je lui écris!

Il va s'asseoir à droite de la table.

VALENTINE, à part, souriant.

Il y vient tout seul... Il est trop gentil!

ALBERT, écrivant.

« Mon vieux, j'ai absolument besoin de ton appartement aujourd'hui... » (parlé.) Quelle heure?... Trois heures?...

VALENTINE, avec un mouvement de pudeur.

Si tôt ?

ALBERT.

Mettons trois heures un quart .. vous arriverez en retard d'un quart d'heure, ça fera trois heures et demie... Moi, je serai en avance! (Il écrit.) « A trois heures juste... Une femme adorable, délicieuse... » Je compte sur ton appartement... Merci d'avance. — Albert Lebrunois. » (Parlé.) Là, une enveloppe.

VALENTINE, s'approchant et désignant la lettre.

Au moins, il n'y a rien de compromettant pour moi, là-dedans ?

ALBERT, riant.

Si !

VALENTINE.

Comment, si ?

ALBERT, très gentil.

Mais non!... Tenez, lisez... (Il lui donne la lettre.) Maintenant l'adresse...

VALENTINE, lisant la lettre pendant qu'Albert écrit l'adresse, et à part, souriant.

Eh bien, ça suffit. (Elle plie la lettre en deux.) Là !

Elle remonte vers la porte de gauche, deuxième plan.

ALBERT, tout en écrivant.

Où allez-vous ?

VALENTINE, très gentiment.

Porter la lettre moi-même, c'est plus sûr.

ALBERT, riant et montrant l'enveloppe sur laquelle il vient d'écrire l'adresse.

Vous n'avez pas l'adresse !

VALENTINE, près de la porte.

Elle arrivera tout de même.

ALBERT, sans comprendre.

Comment, tout de même ?

VALENTINE, toussant pour appeler Nelly.

Hum !

Nelly paraît aussitôt par la porte de gauche, deuxième plan. En la voyant, Albert se lève et regarde les deux femmes avec ahurissement. Valentine remet la lettre à Nelly et se tourne vers Albert.

VALENTINE, à Albert, très souriante.

Elle est arrivée.

ALBERT, poussant un cri.

Ah !

Nelly jette rapidement un coup d'œil sur la lettre.

VALENTINE, désignant la pendule à Nelly.

Et en avance de cinq minutes !

NELLY.

Tous mes compliments.

ALBERT, à part, anéanti.

Elles s'entendaient !

Nelly et Valentine descendent à Albert, et très aimables

NELLY.

Mon cher monsieur Lebrunois...

VALENTINE.

... à la moindre tentative d'infidélité...

NELLY.

... cette lettre à ma lame Lebrunois.

NELLY et VALENTINE, ensemble.

Tu ne tromp-e-ras plus-ta-femme !

ALBERT, à part.

Ah ! les sales bêtes !

Il tombe accablé sur le canapé.

NELLY, bas à Valentine.

Et maintenant, faisons donner la jeune garde.

VALENTINE, sans comprendre.

La jeune garde ?

NELLY, va ouvrir la porte de gauche, premier plan, et appelle doucement.

Venez !

Elle revient ensuite à Valentine.

VALENTINE.

Qu'est-ce que c'est ?

NELLY, remontant au fond avec elle.

Sa femme !... Avant dix minutes il en sera amoureux fou !

VALENTINE, avec admiration.

Si vous faites ça !

NELLY.

Chut !

Elle entraîne Valentine vers la porte du fond. Valentine disparaît par cette porte et Nelly reste un peu en scène. A ce moment Clémence paraît par la porte de gauche, premier plan. Elle est entièrement transformée. Elle est en déshabillé très élégant, laissant voir les épaules et les bras. Elle a supprimé ses bandeaux, remplacés par une autre coiffure plus jeune qui lui modifie complètement la physionomie. Elle s'arrête indécise derrière le canapé, aperçoit Nelly et semble lui demander ce qu'elle doit faire... Nelly, sans parler,

lui désigne Albert toujours assis et paraît lui dire : « Allez ! Allez donc ! » Après quoi Nelly disparaît à la suite de Valentine, en fermant doucement la porte derrière elle. Pendant tout ce jeu de scène, Albert est resté assis, réfléchissant et ne voyant rien de ce qui se passe derrière lui.

## SCÈNE XVI

ALBERT, CLÉMENCE.

ALBERT, toujours assis, et à lui-même.

Elles me tiennent !... Alors je serai condamné toute ma vie aux confitures conjugales ? aux jupons empesés blanchis à Bayonne ?... Ah ! non !

A ce moment, Clémence qui s'est approchée d'Albert, derrière le canapé, lui met les mains sur les yeux et l'embrasse sur le front en disant : « coucou ! » — Albert se dégage vivement, se lève et se retourne.

ALBERT, voyant Clémence et ne la reconnaissant pas tout d'abord. haut.

Ah ?

CLÉMENCE, doucement.

Eh bien, Albert, tu ne me reconnais pas ?

ALBERT, abasourdi.

Ma femme ?

CLÉMENCE, gentiment.

Mais oui, ta femme,

ALBERT, n'en revenant pas.

Ma femme ?... (A lui-même.) C'est à moi cette femme-là ?



CLÉMENCE, très coquette.

Comment trouves-tu ma toilette ?

ALBERT, admiratif et très emballé.

Ah !

CLÉMENCE.

Et mon jupon ?

ALBERT, même jeu.

Ah !

CLÉMENCE.

Et ma coiffure ?

ALBERT, même jeu.

Délicieuse !

CLÉMENCE, souriant.

Ça te change un peu des modes de Bayonne ?

ALBERT, lui prenant les mains et l'entraînant sur le canapé.

Je te crois que ça me change !... Ah ! ça, mais que signifie ? .

CLÉMENCE, gentille.

J'ai pensé qu'une femme intelligente, qui aime son mari et désire être aimée de lui, devait de temps en temps se transformer, se renouveler.

ALBERT, s'enflammant.

Oui ! Oui ! Oui !

CLÉMENCE.

Tu ne me blâmes pas ?

ALBERT.

Te blâmer ? De ce que tu es une femme intelligente ? Tiens ! regarde comme je te blâme !

Il la prend sur ses genoux et l'embrasse.

CLÉMENCE, se défendant, mais mollement.

Albert !... Je ne te reconnais plus.

ALBERT, avec feu.

Je suis comme toi !... je suis renouvelé !

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, VALENTINE, NELLY.

La porte du fond s'ouvre, Nelly et Valentine paraissent.

NELLY, haut gontiment.

Nous ne vous dérangeons pas ?

ALBERT, gaiment.

Pas du tout !

CLÉMENCE, se levant, allant à Nelly et lui serrant la main.

Ah ! ma chère Gilberte ! C'est à vous que je dois cela !

ALBERT, stupéfait, à lui-même.

Non ?

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LEGRIS, puis FRANÇOIS.

A ce moment paraît Legris par la droite, premier plan ; il a le gilet de domestique de Jean et tient à la main une botte et une brosse à cirer. Stupéfaction générale en le reconnaissant : « Ah ! »

LEGRIS, à Nelly.

Gilberte ! Tiens, regarde !

ALBERT.

Qu'est-ce que vous faites ?

J'expie !!

LEGRIS, avec force.

Hein ?

TOUS.

LEGRIS, continuant.

Et pour que l'expiation aille plus vite, je me suis fait aider !

TOUS, se regardant sans comprendre.

Aider ?

LEGRIS, appelant à droite, premier plan.

Hé ! Par ici !

Par la droite premier plan apparaît François qui a mis un tablier blanc et frotte une casserole.

FRANÇOIS, à lui-même, en entrant.

J'ai beau cracher dessus, ça ne veut pas reluire !

Stupéfaction générale en le voyant.

ALBERT et NELLY, à part.

François !

FRANÇOIS, à part.

M. Albert !

LEGRIS, le présentant.

Je vous présente mon beau-frère !

ALBERT, criant.

Je ne le connais pas ! Je ne le connais pas !

LEGRIS.

Je le sais bien que vous ne le connaissez pas, c'est pour ça que je vous le présente.

FRANÇOIS.

Ah ?

NELLY, à Clémence.

Et maintenant, madame, Antoinette Pommier n'a plus qu'à vous donner ses huit jours et à chercher une autre place.

ALBERT, vivement.

Une place? Je vous en ai trouvé une!

NELLY.

Où ça?

ALBERT, désignant Legris.

Chez lui!

NELLY.

Chez...?

LEGRIS, emballé.

Oui, chez moi! Une place comme tu n'en trouveras jamais! Rien à faire, des égards, ce que tu voudras par mois et le vin à discrétion!

TOUS, encourageant Nelly.

Allons!... Allons!...

NELLY, se décidant.

Allons, soit! (A Legris.) Mais vous ne serez plus jaloux?

LEGRIS.

Je le jure.

CLÉMENCE, à Albert.

Et toi, tu ne me tromperas jamais?

ALBERT.

Jamais! (A part.) Même avec Nelly Rozier!

Rideau.

FIN